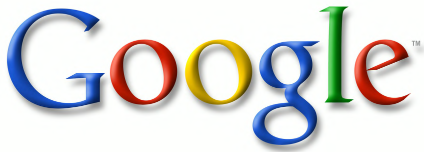
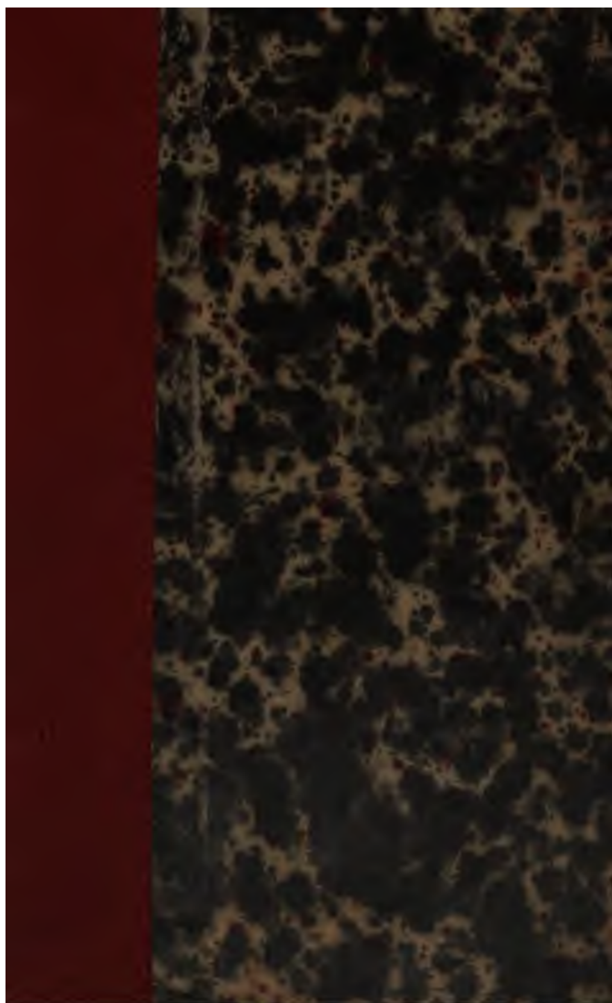
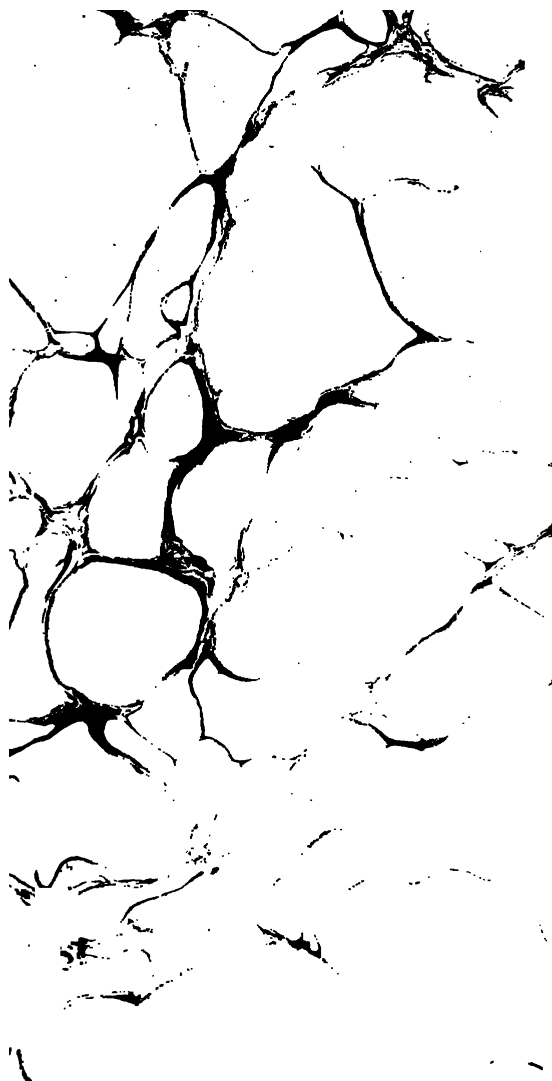
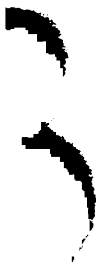












CE QUE J'AI VU

AU TEMPS DU PANAMA

DU MÊME AUTEUR

LE CULTE DU MOI, trois romans idéologiques :

* **Sous l'œil des Barbares**, 1 vol.
** **Un homme libre**, 1 vol.
*** **Le Jardin de Bérénice**, 1 vol.

L'ennemi des Lois, 1 vol.
Du sang, de la volupté, de la mort, 1 vol.
Un amateur d'âmes, 1, vol.
Amori et Dolori Sacrum, 1 vol.
Les amitiés françaises, 1 vol.

LE ROMAN DE L'ÉNERGIE NATIONALE :

I. **Les Déracinés**, 1 vol.
II. **L'Appel au Soldat**, 1 vol.
III. **Leurs Figures**, 1 vol.

Scènes et doctrines du Nationalisme, 1 vol.
Pages Lorraines, 1 vol.
Trois stations de psychothérapie, 1 vol.
Toute licence sauf contre l'amour, 1 vol.
Une journée parlementaire, comédie, 1 vol.
Les Lézardes sur la maison, 1 vol.
Ce que j'ai vu à Rennes, 1 vol.
Quelques cadences, 1 vol.
Le voyage à Sparte, 1 vol.
De Hegel aux cantines du nord, 1 vol.
Huit jours chez M. Renan, 1 vol.
Une visite sur un champ de bataille, 1 vol.
La vierge assassinée, 1 vol.
Alsace-Lorraine.
Ce que j'ai vu au temps du Panama.

LES BASTIONS DE L'EST :

Au service de l'Allemagne (récit d'un volontaire alsacien). *Premier épisode.*

Prochainement :

Greco ou le Secret de Tolède.

de l'Académie française

CE QUE J'AI VU

au temps

DU PANAMA



PARIS

BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE D'ÉDITION

E. SANSOT et Cie

53, RUE SAINT-ANDRÉ DES-ARTS, 53

1906

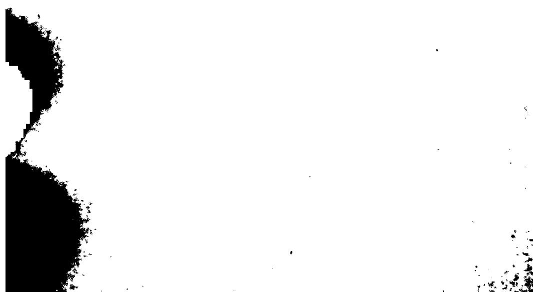
…ngt-cinq exemplaires sur Hol
tés de 25 à 49.

AVERTISSEMENT

Les scènes historiques que nous publions sous le titre : Ce que j'ai vu au temps du Panama *sont extraites de* Leurs figures, *troisième volume du* Roman de l'Energie nationale. *Que le lecteur relie, à ces choses vues et vécues, les récits de l'aventure boulangiste qui se trouvent dans l'*Appel au Soldat *(deuxième partie du* Roman de l'Energie nationale). Qu'il y rattache encore Ce que j'ai vu à Rennes *qui a paru dans notre collection des* Œuvres choisies : *et il remarquera que M. Maurice Barrès a fait toute l'histoire de ces vingt dernières années en décrivant leurs convulsions principales : Boulangisme, Panama, Affaire Dreyfus.*

LES ÉDITEURS.





CE QUE J'AI VU
AU TEMPS DU PANAMA

I

PREMIERS ROULEMENTS DU TONNERRE

M. le procureur général Quesnay de Beaurepaire, ayant reçu de M. Prinet le dossier complet du Panama, s'en alla l'étudier, durant l'été de 1892, à la campagne. La plume à la main, il dépouilla l'énorme expertise de M. Flory et conclut aux poursuites contre MM. Ferdinand et Charles de Lesseps, Cottu, Marius Fontane, administrateurs du Panama, et contre M. Eiffel. C'était se mettre dans le courant populaire, mais où l'on pourrait trouver des surprises.

. . . .

Le 18 octobre, jour de la rentrée des Chambres, les députés vinrent en grand nombre au Palais-Bourbon. Dans leurs arrondissements, la plupart avaient été obligés de réclamer la lumière, la lumière complète ; ils s'étaient vantés d'avoir à plusieurs reprises notifié au gouvernement qu'il recherchât toutes les responsabilités ; — c'est que le populaire ne comprend pas les nécessités politiques; — mais ce 18 octobre, dans les couloirs du Palais-Bourbon, gens de bon sens, ils chuchotent que

ıeureux répéter avec les pur
ınt atterrés: « Il faut aller
, et, s'il y a des vendus, les ex

. . . .

ıpendant elle demeure difficile
ouvernement. L'opinion réc

nait d'attendre la décision du gou-
ment. Il exposa en outre les scrupu-
i maintenant embarrassaient sa con-
e de magistrat, et pour les dissiper, il
ıa un supplément d'enquête.
Ricard hochait la tête. Pour consen-
ette enquête supplémentaire, il exi-
ıe lettre où le Procureur général assu-
a responsabilité du retard.
surlendemain 21 octobre, M. Ques-
e Beaurepaire visitant M. Carnot à
ée lui confessa que, depuis son rap-
il était fort ébranlé, notamment sur
ıtion frauduleuse. Là-dessus, M. Car-
l'ordinaire si froid et si réservé,
ıa:
M. de Lesseps n'est pas un homme
ıuvaise humeur. Je le croirais plutôt
.t. Seulement sa fougue naturelle
orte. Il raisonne mal et ne sait pas
ter; de là bien des actes fâcheux,
ıplis sans intention de nuire.

. . . .

cette préparation, dans les couloirs
Chambre, on commença de dessiner
istance. Des farceurs traînaient dans
cule et dans la boue M. Louis Ricard.
t tout, ils raillaient ses deux longues
loques de favoris blancs; ils le dépei-
nt solennel, majestueux, préoccupé
er la gravité de l'homme d'État à l'élé-
du gentleman. A les croire, minau-
et boursouflé, il s'avançait d'un pas
et scandé de charlatan, l'œil éteint, la
morne, le geste à la Vaucanson. C'était
re noble, attaché à son idée comme

à une fille unique. Leurs journaux ne l'appelaient plus que la « Belle Fatma ».

Cependant le président du Conseil, Loubet, convoquait fréquemment à la place Beauvau M. Quesnay de Beaurepaire. Assisté, dans ses conciliabules, du ministre de la Marine, Burdeau, il disait :

— Le Parlement est emballé, la presse déchaînée, mon cher Procureur général. Qu'allons-nous devenir ? Que le procès découvre des députés ayant trafiqué de leurs votes (et MM. de Lesseps ne ménageront personne à l'audience), la République sera déconsidérée.

Le Procureur général recommandait un moyen transactionnel :

— Le soulèvement de l'opinion ne permet pas l'inaction du magistrat ? Eh bien ! évitezla poursuite correctionnelle et tenez-vous-en à une action en responsabilité intentée par le liquidateur dans l'intérêt des actionnaires et obligataires. Les administrateurs n'étant plus passibles que de dommages et intérêts ne tiendront pas à compliquer leur cas en parlant de corruption, et, d'ailleurs, n'avez-vous pas un gage : Lesseps père, à qui vous mettriez les menottes ?

M. Christophle, gouverneur du Crédit Foncier, consulté par le gouvernement, indiqua le même expédient.

M. Loubet voulait que l'affaire fût purement et simplement classée. Mais cette solution qu'il n'osait pas imposer à M. Ricard, il prétendait que le Procureur général prît sur soi de la réaliser. Et, merveil-

leux avilissement du pouvoir! M. Ricard de son côté, bien résolu à ne point résister au cri public de « justice ! lumière ! » cherchait, pour se couvrir contre la rancune des concussionnaires, à laisser au Procureur général l'initiative des poursuites.

Cependant ce magistrat, répugnant à servir de bouclier, répétait à l'un et l'autre ministre :

— Je ne suis qu'un agent d'exécution, c'est à vous qu'appartient la décision. Je demande des ordres formels.

Dans cette plaie panamiste, si mal soignée par des médecins en querelle, les sanies accumulées mettaient de l'inflammation. Ducret, directeur de la *Cocarde*, racontait vingt fois, en secret, une histoire d'immense conséquence.

« Le 5 janvier 1892, vers dix heures du « soir, je suis monté chez M. Cottu qui « ne se doutait de rien, pour lui annoncer « que la Chambre à l'unanimité venait « d'exprimer le désir qu'une répression « énergique et rapide eût lieu contre tous « ceux qui ont encouru des responsabilités « dans l'affaire de Panama. M. Cottu s'é- « cria : — Les gredins ! il y en a cent cin- « quante qui ont volé notre argent ! — Il « m'a raconté tout au long, jusqu'à trois « heures du matin, les tripotages parle- « mentaires. Et ne croyez pas qu'il cédât « à un mouvement irréfléchi d'indignation, « car le lendemain il allait trouver M. Cons- « tans au ministère de l'Intérieur et lui « refaisait son récit, en vue de lui démon- « trer les inconvénients du procès. »

Là-dessus, les couloirs en rumeur disaient : « Constans sais tout ! Constans est dans l'affaire ! »

Les amis du marquis de Morès colportaient qu'un M. de Véragaude lui avait offert contre argent des papiers qui mêlaient Floquet, président de la Chambre, aux marchandages du projet autorisant la Compagnie à émettre des valeurs à lot.

On dénombrait maintenant les suspects de concussion. Leurs noms se succédant comme une suite de petites explosions donnaient de l'avance à l'allumage, et, puisqu'il n'y avait personne du gouvernement pour débrayer et faire jouer les volants dans le vide, la terrible machine antiparlementaire menait chaque jour d'un train plus infernal sa besogne de destruction.

A la fin d'octobre, le conseiller instructeur Prinet n'osa plus ne pas voir dans son dossier des faits de corruption que les journaux mettaient sous les yeux du public. Il convoqua dans son cabinet pour le 4 novembre, M. le baron Jacques de Reinach.

Quand le bruit d'un tel événement commença de bourdonner, ce furent dans le public un surcroît d'insolence et dans le Parlement les débuts de la consternation.

Quelques députés crurent à une traîtrise de cette magistrature qui, malgré les épurations, ne saura jamais respecter qui la paye. Ils se trompaient. M. Prinet est irréprochable. On connaît aujourd'hui la crise qu'a traversée ce loyal serviteur. Il en a donné les détails. « L'opinion publique, « a-t-il dit, soupçonnait des membres du

« Parlement d'avoir vendu leurs votes. « C'est une grosse affaire ! On ne peut pas « procéder immédiatement et légèrement « en pareille matière ! » Disons-le au passage : en toute matière judiciaire, il est désirable qu'un magistrat n'agisse pas légèrement. Mais à qui s'en référera-t-il ? A sa conscience ? Le sentiment du devoir, alors ! Plus que ta conscience, magistrat, crains le Garde des Sceaux ! M. Prinet l'a bien compris : « En pareille matière, on ne « peut agir légèrement. De sorte que j'ai « dû me mettre en rapport sur ce point « avec M. le Garde des Sceaux. »

L'honnête magistrat admettait-il que son chef pourrait lui répondre : « Fermez les yeux, ignorez ces crimes-là ! » Il avertit le Garde des Sceaux que « la loi d'au« torisation votée le 28 avril 1888 par la « Chambre, et dans le mois suivant par le « Sénat, aurait été accompagnée de cer« taines circonstances peu honorables pour « les administrateurs du Panama. » Le Garde des Sceaux, « franchement, simplement, loyalement », donna « carte blanche » à son subordonné. Il l'autorisa à « poursuivre cette face de l'affaire com« plètement et activement, sans se laisser « arrêter par aucune considération. » Aucune considération ! Voilà les termes textuels qui étonneront les parlementaires tant qu'il y en aura dans le monde et qui, à la fin d'octobre 1892, les convulsèrent.

« Ainsi, disaient-ils, ce pauvre M. Ricard ne juge pas les diffamations de la *Libre Parole* assez explicites et retentissantes ?

Il veut que M. Prinet interroge leu
auteur. M. Prinet a entendu le Fer
Martin; il prétend questionner les Le
les Cottu, les Fontane, le baron d
nach... Le baron de Reinach! Ah!
extrade tout de suite Arton! »

Traîné dans la boue par les uns, p
à l'Elysée par les autres, M. Ricard
sait de cette dictature que donne la
quand les circonstances permettent
tenir le rôle. Obscur la veille, dan
gloire aujourd'hui, il balançait ses col
du ministère, Ribot, Rouvier, Fre
Burdeau, Viette, Loubet, et le pré
Carnot lui-même, tous opposés aux
suites. En vérité qu'était-il? Un im
peu capable de comprendre ses act
vaniteux gonflé des louanges de l'o
tion? un ambitieux qui, non conten
surer sa réélection à Rouen, se prép
la Présidence de la République? un M
vel joyeux de décimer ses camarade
lementaires ? C'était plutôt un h
qu'écrasait cette affaire et qui n'eût p
fâché de succomber immédiateme
martyr de la morale publique. Mais
vier, Freycinet, Burdeau, compro
surveillés, n'osaient pas se décou
l'attaquant, et, chaque semaine, le C
des Ministres examinait l'état des c
sans que Ricard osât s'y prononcer p
poursuites, ni les autres pour l'étouffe

. . . .

Ces furieux verbiages et les diver
vements paniquards laissaient impa
les grands corrompus. Leur co

demeurait absolue dans leur sécurité propre et dans la sécurité du régime, l'une et l'autre confondues à leurs yeux. Ils méprisaient les agitations populaires comme ils avaient fait dans les pires journées boulangistes.

Ils connaissaient l'audience de l'Élysée où M. Charles de Lesseps, au nom de la République et de l'intérêt national, vint exposer au Président le système qu'il avait bâti pour se présenter en victime des parlementaires. M. Carnot écouta deux heures durant, sans qu'ils mêlassent un instant leurs regards, sans l'interrompre, sans lui répondre, et le laissa partir sans lui serrer la main. — Magnifique entrevue d'où la solidarité parlementaire sortit intacte !

Ce Lesseps est aussi allé chez M. de Freycinet ; il lui a confié le cas d'un ministre qui serait vendu à la Compagnie de Panama. « S'il y a un procès, concluait-il, « toutes ces choses se sauront. » — « C'est « donc qu'on en trouvera la trace dans les « papiers saisis ou à saisir ? » répondit le « ministre. — « Non, il n'y en a pas d'écri-« ture. » — « Alors, cela n'a pas d'impor-« tance. » Et ce mot de l'homme d'État paraît la sagesse même aux grands corrompus qui s'assurent qu'avec toute leur impudence les amateurs de scandale finiront bel et bien, comme Numa Gilly, en posture de calomniateurs.

Enfin ils savent, ces puissants parlementaires, que M. Cottu, ayant transporté ces monotones cancans chez Constans, alors ministre de l'Intérieur, s'entendit répon-

« de toutes les affaires économiques. Je crois « bien que c'est lui qui a conseillé la créa- « tion du 3 0/0 amortissable. » Ce conseiller occulte des finances françaises entrait dans toutes sortes d'affaires où il apportait comme contribution son influence parlementaire. Dans les fournitures militaires, dans les Chemins de fer du Sud, on vit son action prédominer et toujours avec un caractère d'infamie. Quand M. Quesnay de Beaurepaire, ayant accepté de faire condamner le général Boulanger par le Sénat, cherchait partout des témoins à charge, Joseph Reinach proposa son beau-père, mais, « sur le vu des pièces », le Procureur général constata que le baron de Reinach et un ancien ministre radical avaient joué « un rôle plus que fâcheux dans certains marchés de café en tablettes pour l'armée. »

L'influence parlementaire du baron de Reinach tenait le plus souvent à des secrets surpris, à des complicités antérieures. Il ne la vendait si cher qu'en faisant comprendre à ses acheteurs que refuser ses services, c'était s'assurer son hostilité. A ce chantage, il joignait l'escroquerie. De 1886 à 1889, le baron encaissa de la Compagnie de Panama 6 millions. Cette somme énorme, la lui donnait-on de plein gré ? On en jugera sur un trait.

En 1888, le baron de Reinach dit à M. Cottu, administrateur de la Compagnie de Panama : « Le Panama est contrecarré « par le Crédit Foncier qui veut conserver « le monopole des obligations à lots. Eh

« bien ! je vous apporte l'alliance du Crédit « Foncier, moyennant 750,000 francs à « verser au gouvernement. Oui, M. Flo- « quet a besoin de 750,000 francs sans « plus de retard, et je suis chargé de vous « les demander. Si vous consentez, on « maintiendra M. Christophle, à condition « qu'il accepte une entente avec vous ; ou « bien, on imposera cette entente à son « successeur. » M. Cottu se récria ; on ıvait déjà beaucoup abusé de la Caisse du ?anama ! 750.000 francs, c'était un gros :hiffre ! D'autre part l'accord avec le Cré- lit Foncier le tentait. « Enfin, conclut-il, il « faut me mettre en présence du président « du Conseil. » Le lendemain matin Rei- ıach venait prendre M. Cottu : « Floquet « est très occupé en ce moment, mais « nous allons chez Clemenceau qui le « représente et vous verrez que la somme « dont il s'agit est bien destinée à vous « ramener le Crédit Foncier. » On arrive :hez M. Clemenceau. Le baron lui fait lire que M. Christophle est menacé, ce ue tout le monde savait à ce moment-là.)n examine ce qu'il adviendrait de son emplacement, mais pas un mot d'argent, ien qui justifie l'histoire du baron. L'im- udent ne s'embarrassait guère, et, en sor- ant, il disait à Cottu : « Avez-vous vu la gêne de Clemenceau ? C'est délicat ces questions d'argent devant un tiers ; mais sur la situation de Christophle a-t-il été assez net ? » Mal convaincu, mais si ésireux d'une alliance entre le Crédit 'oncier et la Compagnie du Panama,

M. Cottu versa la somme au baron, contre un papier : « Je déclare avoir reçu de « M. Cottu et de la Compagnie, pour une « affaire de publicité convenue, 750.000 fr. « que je leur restituerai si l'affaire n'a pas « abouti dans six mois. » Le délai écoulé sans résultat, M. Cottu réclamait son argent. Le gros juif ricanait : « Mon cher, « vous n'avez pas la prétention de me « faire restituer une pareille somme, c'est « fait, c'est fait. » M. Cottu, très surexcité, prit Reinach par la barbe : « C'est, « affirme-t-il, la plus grande injure que « l'on puisse faire à un juif. » Il le poussait dans un angle de la pièce en criant à l'escroquerie. Tant il fit que, séance tenante, le baron de Reinach lui signa un chèque de 140,000 francs à titre de restitution.

Ce n'est pas mal déjà qu'un personnage, à qui nos ministres demandent de diriger dans l'ombre et sans responsabilité les finances d'État, soit un bas filou piratant de la Bourse au Palais-Bourbon. Mais la magnificence de ces ignobles mystères, c'est que l'œil, en s'y appliquant, voit se multiplier et s'engendrer les crimes, et comme le microscope révèle que la vermine elle-même a sa vermine, une analyse un peu prolongée nous montre que ce parasite engraissait un parasite. On distingue qu'à chaque fois que Reinach s'est gorgé, un Cornelius Herz le pompe et le fait dégorger.

Celui-ci, Cornelius Herz, c'est encore un juif, né à Besançon, en 1845, d'un petit relieur qui venait de Bavière. En 1848, la

famille Herz partit pour l'Amérique, d'où Cornelius, naturalisé américain, nous revint à l'âge de vingt et un ans. En 1869, grâce à une recommandation de Legrand du Saulle, il fut reçu à titre d'interne chez le docteur Dumesnil, fondateur de l'asile des Quatre-Mares. La fonction d'interne s'accordait alors dans les maisons d'aliénés sans examen et sans titre. (Il est bon d'entrer dans des détails médiocres et burlesques d'abord, mais qui peignent d'après nature les dieux secrets du parlementarisme. Sur les abjects commencements d'un Cornelius Herz ou d'un baron de Reinach, on mesure leur prodigieuse fortune et la moralité du régime, point méchant, mais de basse corruption, où fut possible le triomphe de ces laquais allemands.) Aux Quatre-Mares, Cornelius Herz, audacieux, vigoureux, besogneux, plaisait par les ressources de sa bouffonnerie. Il escroqua M. Laiber, pharmacien en chef de l'asile, et l'économe, M. Dufour.

Il réjouissait de son amour la blanchisseuse de l'établissement; elle lui prouvait sa reconnaissance en marquant C. H. les chemises du docteur Bergognier, maire de Rambouillet. Le scandale prenant des proportions exagérées, le docteur Dumesnil le mit à la porte. Il navigua sur Chicago, fit l'emplette d'un diplôme de médecin, épousa une jeune fille de Boston, puis partit pour San-Francisco où il s'associa avec le docteur Stout. « Cornelius Herz », — a dit le docteur Stout en prenant possession de sa chaire à l'hôpital de Saint-Luc, —

« c'est le plus grand filou qui ait jamais « existé. Il m'a entraîné dans une faillite. Il « m'a soustrait plus de vingt mille livres. » Cornelius se présenta alors à la loge Mount-Mariah. Abusant de la naïveté de deux frères, il leur extorqua plus d'un million. Avec ce million il fonda un cabinet pour le traitement des maux de tête. Procédé, raconte-t-on, d'une simplicité comique. Le client s'assied ; Cornelius l'électrise jusqu'à l'abrutissement, puis lui fait signer des lettres de change. M. Lyon et M. Latham peuvent en témoigner. D'un saut, il est à Boston où il multiplie ses exploits. A Laval, en 1871, après l'armistice, médecin à l'armée de Chanzy, ce Scapin perd au café de Lorient, tenu alors par M. Jarry, mille francs contre M. Chrétien ; il cherche à solder sa dette par un coup d'épée et finit par signer un billet jusqu'à ce jour impayé. Il revient à Paris et fonde la *Lumière Electrique* avec Cabanellas. Celui-ci ne pouvant lui fournir à date fixe la solution du problème de la transmission de l'énergie, Cornelius invente Marcel Deprez et, par une réclame merveilleusement comprise, de ce savant distingué, en quelques mois il fait un génie. Il l'impose à Paul Bert, à Gambetta, aux Rothschild. Politiques et gens d'Académie, comme des moutons, s'empressent à donner du grand savant et du Mécène aux Herz. M. Joseph Bertrand subit la fascination au point de recommander l'entreprise par un article de la *Revue des Deux-Mondes*, puis M. Maurice Lœwy rédige un rapport.

us ce couvert de science, Herz négo-
d'autres orviétans. Il obtenait des
essions du Conseil municipal, du gou-
ement, des particuliers. Il opérait lui-
e dans les choses d'électricité, il recé-
les marchés de fournitures au baron
einach ; de là leur association. Il pro-
it, en somme, comme M. Hébrard, qui
onnu ne pas être entrepreneur et qui
cipait cependant aux affaires d'Eiffel.
t ainsi encore que la première conces-
de téléphones fut donnée à MM. Hé-
d et Foucher de Careil qui la passèrent
édiatement à un banquier.
ous touchons là le tuf du régime, le
et que voilent les belles apparences,
« luttes d'idées et nobles débats ».
rnelius et Reinach avaient chacun
personnel à la Chambre et dans les
stères. L'équipe du baron de Reinach,
ient les rédacteurs de la *République
çaise* : Devès, président du Conseil
ministration, Antonin Proust, Jules
he, Rouvier, etc... Comme trotteur, il
t de son neveu et gendre Joseph Rei-
. Mais comment se passer des radicaux
ne époque où les ministères étaient
de concentration ? De là, le rôle de
elius : Celui-ci disposait de la *Justice*
vait de nombreuses relations à l'ex-
e-gauche : Clemenceau et Ranc étaient
hommes. Il allait trouver un Freycinet
rutal juif, disait à ce petit homme fai-
merveilleusement intelligent et bien
: « Si vous ne nous donnez pas cela,
avons un groupe qui votera contre

« vous. » Freycinet s'est plaint à d'honnêtes gens de cet état de choses : « Si vous « croyez que c'est commode de gouver- « ner ! » Et tout en parlant, l'incomparable vieillard prenait le soin de rouler des larmes dans ses yeux.

Un nommé Chabert, ingénieur, qui, par la suite interrogé, refusa de s'expliquer, réunit souvent dans son cabinet Cornelius Herz et Reinach. Il leur servait d'arbitre. A plusieurs reprises Reinach le chargea d'argent pour Cornelius. Ces remises de fonds se faisaient sans reçu. Entre les deux complices éclataient des querelles continuelles et de quel ton violent ! Puis dans le moment de leurs plus grandes fureurs, ils se remettaient, paraissaient au mieux. Ils déclaraient leurs affaires terminées, et dès le lendemain en commençaient de nouvelles qui ramenaient les mêmes crises. En septembre 1887, Reinach écrivait : « Mon « cher Chabert, les comptes ont été clos « devant vous à mon bureau, par sa parole « d'honneur de ne plus me demander « aucun prêt. » Les comptes étaient si peu clos que, vers la fin de mai 1888, quand le parti radical arrivait au pouvoir et que Cornelius, appuyé sur Clemenceau, était tout-puissant, le baron de Reinach suppliait M. de Lesseps de lui remettre 10 à 12 millions, se disant ruiné, pressuré par Cornelius Herz et dans une telle angoisse que ses battements de cœur l'allaient faire périr. M. de Lesseps ayant répondu à Reinach qu'il ne pouvait pas lui donner plus de 3.500.000 francs, un officier d'ordon-

vint le prier de passer au minis-
e la Guerre vers cinq heures du soir,
. de Freycinet lui déclara :
Ce matin, deux hommes politiques
lérables, du parti républicain, sont
me demander pendant que j'étais
nseil des ministres. J'ai quitté le Con-
, j'ai été causer avec eux. Ces hom-
olitiques m'ont signalé leurs grandes
es de difficultés ou de scandales qui
aient surgir par suite de règlements
aits. Je vous demande, et j'invoque
·êt de la République, de faciliter la
on des difficultés que je vous indi-

de Lesseps répondit à M. de Frey-

Vous ignorez certainement que ce
vous me parlez doit nécessairement
· à une demande de 10 à 12 millions
ie fait M. de Reinach, comme con-
nce de ses relations avec Cornelius
..
ycinet répliqua:
Personne ne m'a parlé de chiffres; je
orne à vous recommander de faire
:e que vous pourrez pour résoudre
fficultés que je vous ai signalées.
is le même moment, Clemenceau
M. de Lesseps de passer rue Clément-
: et l'engageait, lui aussi, à payer,
; que Floquet, président du Conseil,
; télégraphier aux deux Lesseps de
au ministère où il leur répétait le
; avis.
10 juillet 1888, Herz télégraphia en

Compagnie.

Le 16 juillet, Lesseps s'
et remit près de 5 millions à
ci s'étant ingénié par aill
18 juillet, à son infernal par
972,175 francs, soit enviro
Ces sommes énormes

blé de le connaître. Floquet, Freycinet et ces deux hommes politiques (Clemenceau et Ranc) qui allèrent supplier Freycinet au Conseil des ministres de convaincre Lesseps et de faire donner satisfaction à Herz par Reinach, n'eussent parlé sans doute que mis au brodequin. Pour qu'on ne fasse pas la lumière, M. Joseph Reinach interdira au curateur légal, M. Imbert, de poursuivre Herz pour chantage au nom de la succession Reinach : il renoncera à la succession. D'ailleurs, déclare Joseph Reinach, que d'exagération ! « Mon « oncle et beau-père avait seulement ac- « cepté trop à la légère de cautionner la « Compagnie de Panama dans les 10 mil- « lions qu'elle s'engageait à donner à Herz « pour qu'il achetât du Parlement l'auto- « risation d'émettre des valeurs à lots. » Famille sans pareille, où, pour restaurer l'honneur des siens, on est trop heureux de les présenter comme de simples maîtres-chanteurs et comme des marchands d'influence politique !

Le système de défense adopté par Joseph Reinach ne résiste pas à l'examen. Il est exact qu'à la fin de l'année 1885 Ch. de Lesseps, cautionné par Reinach, avait promis à Cornelius une somme de 10 millions au cas où celui-ci obtiendrait de la Chambre l'autorisation d'émettre des valeurs à lots. Mais Cornelius avait échoué dans son œuvre de corruption et c'était déjà fort généreux de lui laisser la provision de 600.000 francs qu'il avait touchée. C'est en 1888 que, se préoccupant de l'endroit où

sa victime pourrait se fournir pour le payer et songeant à la Compagnie de Panama, il imagina de se faire donner par Reinach un papier ainsi conçu : « Monsieur le Dr Herz. « — Suivant convention verbale datant « de la première demande de la Compagnie de Panama pour l'obtention d'un « emprunt à lots, vous aurez à toucher « 10 millions de francs le lendemain du « jour où la Compagnie aura touché elle-« même du public le montant du premier « versement sur les obligations à lots pour « lesquelles elle demande actuellement l'au-« torisation des Chambres. » Signé : « Reinach. » Il saute aux yeux que cette convention en date du 2 mai 1888 est le prétexte consenti par Reinach qui tremblait qu'on connût le secret qui le soumettait aux exigences de Herz. Si Reinach confirme et fortifie par écrit, en 1888, et quand il sait ne pouvoir pas y faire face, un engagement qu'il a pris en 1885 et qui est évidemment périmé, puisque Herz n'en a pas rempli les conditions, ce ne peut être par un scrupule qui, même aux yeux du plus délicat des hommes, n'aurait pas de sens : c'est qu'il ne peut pas résister à une pression de Herz.

Au reste, dans cette lettre inexplicable de 1888, il n'est question que de 10 millions. Quand il a payé cette formidable somme, nous venons de voir qu'il consent encore 2 millions. Pourquoi? On ne dira plus cette fois qu'il s'agit des engagements pris par Reinach au lieu et place du Panama.

En réalité, Herz a tiré de Reinach tou-

tes sommes et tous services sans que cette domesticité se rapportât nécessairement à la Compagnie de Panama. Le Herz avait réduit le Reinach au rôle de rabatteur ; il le forçait à lui procurer des affaires. Bien plus, Reinach ne possédait rien qui ne fût à Herz.

Reinach avait la passion de collectionner des « petits papiers » avec quoi, dans le parlementarisme français, qui n'est qu'un système de chantage, on fait marcher les hommes. Herz exigea qu'il lui livrât ces armes. Le 17 juillet 1888, le baron de Reinach fit copier par ses employés des chèques, que le même jour, et pour assurer des concours à la Compagnie de Panama, il distribua aux hommes politiques. Sur ces copies il laissa en blanc le nom des donneurs d'acquit, mais, de sa propre main, il inscrivit des initiales indiquant les véritables bénéficiaires des chèques. Voilà un précieux document. Il l'enrichit encore deux ans plus tard pour le livrer en meilleur état à Cornelius.

C'était en mars ou avril 1890. Arrivant ver midi à la banque Propper où il avait un bureau, il appela un employé, le nommé Stéphan, qui lui servait quelquefois de secrétaire : « Asseyez-vous et écrivez. » Il lui dicta une note fort explicative où il dénonçait MM. Emmanuel Arène, Devès, Barbe, Albert Grévy, Jules Roche, Dugué de la Fauconnerie, Floquet, Rouvier, puis cinq personnages dont nous ignorons encore les noms, ensuite Pesson, Rouvier (déjà nommé), Léon Renault, Gobron,

Proust, Béral, Thévenet, Floquet (déjà nommé) et enfin cent quatre autres députés, parmi lesquels il citait seulement MM. Sans-Leroy, Le Guay et Henry Maret. Puis sans permettre à Stéphan de se relire, il saisit le papier, le vérifia, le plia, le mit sous enveloppe. Il hésita à faire écrire l'adresse par le même; il dut penser à un autre employé, ne le trouva pas. « Mettez votre chapeau, dit-il, et portez-moi ça chez M. Clemenceau. » Stéphan courut en fiacre rue Clément-Marot.

M. Clemenceau a toujours nié avoir reçu ces documents. Ceci reste certain que Cornelius Herz, dans la période préliminaire des scandales de Panama, octobre et première quinzaine de novembre 1892, se vantait de les posséder et disait les tenir de M. Reinach. Il avait aussi en main les chèques enrichis d'initiales par le baron.

Le transfert aux mains de Herz de ces deux armes précieuses à Reinach, puisqu'elles mettaient dans sa dépendance les corrompus, mais terribles contre lui-même puisqu'elles le prouvaient corrupteur, est un des incidents du long chantage de Herz sur Reinach.

Plusieurs personnes virent Reinach blêmir quand il croisait Herz sur le boulevard. « Ce terrible homme me fera mourir », disait-il. Il essaya de l'assassiner.

Un nommé Amiel écrivit du Brésil à Cornelius: « J'ai reçu d'une personne que « je ne connais pas 10.000 francs pour « vous empoisonner. Je devais en toucher

« 20.000, le coup fait. J'ai préféré passer « à l'étranger. J'ai risqué l'acompte reçu « dans une opération qui a échoué. Je « ne sais pas le nom de celui qui m'a sou- « doyé ; nos entrevues avaient lieu aux « environs de la Madeleine ; mais, si j'étais « à Paris, je pourrais le retrouver. »

Cornelius consulta Andrieux, l'ancien préfet de Police, qui avait conservé quelques limiers à sa disposition. Ils découvrirent que cet Amiel était un agent congédié de la Sûreté générale.

— Quels ennemis vous supposez-vous ? disait Andrieux.

— Reinach ou Boulanger.

— Avant d'envoyer aucun agent à cet Amiel, demandez qu'il vous fournisse un semblant de preuve.

Amiel indiqua comment il avait lu une annonce dans le *Figaro* : « Bonne récom- « pense pour un homme décidé à une entre- « prise pénible. » Ils cherchèrent et trouvèrent ces deux lignes dans le *Figaro*. Ils réclamèrent d'Amiel les lettres où on lui donnait des rendez-vous mystérieux pour préparer l'attentat. Il se décida à leur envoyer une enveloppe. Le baron de Reinach n'avait pas même changé son écriture... Ils rapatrièrent Amiel. Il prouva s'être engagé comme domestique dans un hôtel habité par Cornelius.

Cornelius photographia en plusieurs épreuves le dossier de cette affaire et le promena çà et là, notamment chez M. Constans, ministre de l'Intérieur, puis chez le baron de Reinach qu'il accusa formel-

el, qui avait supporté les cli
ıx, mourut à Paris de mort su
l'on veut avancer dans le
ıach-Cornelius, entrevoir leur
sur l'autre et comprendre à p
solitude où ils règlent leurs i

avait dans ses bureaux, à ses gages, le fils de Menabrea, ambassadeur d'Italie, et le fils de Marinovitch. C'est sous le ministère de Spuller qu'il fut le plus important aux Affaires étrangères. Il reçut de ce naïf Badois une mission pour amener un rapprochement entre l'Italie et le Quai d'Orsay, c'est-à-dire pour ruiner la Triple-Alliance. Il avait soudoyé Crispi, et même ce ministre, au moment de sa chute, lui faisait donner le grand cordon des Saints Maurice et Lazare. Le décret avait été signé, mais, Crispi disparaissant, ne fut pas expédié.

Cavour, après avoir fait l'unité de son pays, déclara aux Chambres italiennes 62 millions de « publicité à l'étranger », dont il refusa de préciser l'emploi. Combien de ces millions avaient servi à alimenter l'enthousiasme des partisans de l'unité de l'Italie en France ? — Bismarck déclara au Reichstag que tous ses efforts après Sadowa avaient visé à faire le silence en France sur l'armement de la Prusse et à nous inspirer une fausse sécurité. « Une fois le moment venu, ajoutait-il, « je n'ai eu qu'à supprimer les subven- « tions à certains journaux français ; ils « sont redevenus du coup patriotes et, « prêchant la guerre, m'ont aidé à la dé- « chaîner. » Ces faits entre tant d'autres ont été relevés par M. Alfred Fouillée. — Plus récemment, méconnaît-on le rôle qu'a joué la cavalerie de Saint-Georges pour nous désintéresser de l'Egypte et pour surexciter l'affaire Dreyfus ?

Tout l'argent des étrangers ne leur servirait de rien, s'ils n'avaient dans la place des indicateurs, des Cornelius Herz et des Reinach, pour en diriger la distribution. Ces trafics sont d'autant plus aisés que le corrupteur, c'est l'enfance de l'art, épargne au corrompu la gêne de tout savoir, et qu'un politicien aux abois trouve toujours des arguments patriotiques pour justifier dans sa conscience la thèse anglaise, allemande, italienne ou turque, que ses bailleurs de fonds lui commandent.

Comparez maintenant ces deux associés. Cornelius Herz, un gros court, d'allure commune, toujours agité, avec un petit œil noir qui ne fixait jamais personne et sachez qu'il écrivait très peu, tandis que le frivole Jacques de Reinach, très sale de tenue malgré qu'il fût un riche amateur de musique et de filles, laissait traîner partout ses confidences et ses billets. Supposez que Cornelius, collectionneur acharné, ait pu mettre la main sur des preuves certaines de trahison. Quelle barre n'a-t-il pas sur son complice terrifié ?

Cette longue suite de scapinades immondes, qu'il fallait faire entrevoir pour rendre tant soit peu intelligible la machinerie du Panama, et qui, par la cruauté même du désenchantement qu'elles répandent, prennent une sorte de poésie infernale, se jouaient dans les ténèbres. Quand un flambeau tenu par des mains mystérieuses commença de jeter les premières lueurs sur les panamistes, le grand public applaudit à « la Justice poursuivant le Crime »,

; ne soupçonna point que ce fût un
ıtage entre maîtres-chanteurs : com-
t eût-il vu des bandits sous l'illustre
tricien Cornelius Herz et sous l'hono-
e banquier baron Jacques de Reinach,
ieil des Léon Say, des Ribot, des Rou-
et de tous nos ministres des Finances ?
sages ou, pour parler net, les princi-
ε participants du régime (par exemple,
Carnot) pensaient qu'il était fatal que
; un système politique libéral, réglé par
ıarchandage et le chantage, tout appar-
aux trafiquants qui connaissaient le
exact tarif des consciences et qui pos-
ient déjà un stock de reçus. Dominés
la peur, maladie endémique au Palais-
rbon, ils jugeaient de bonne conserva-
sociale de ne point troubler l'égout
e canalisent les impuretés nécessaires
parlementarisme. Quant aux partici-
s du deuxième et du troisième degré,
ns apaisés parce que moins repus, sans
cher à comprendre, ils se demandaient
ne pourraient pas utiliser ces mouve-
ts obscurs pour leurs intrigues de
oirs. Les radicaux, dont l'échine est
ours un peu maigre, rêvaient d'étran-
les gras opportunistes. Dès la fin d'oc-
e, certains suspects du centre virent
; terreur se tourner vers eux les crocs
eurs collègues.

III

UN RAT EMPOISONNÉ

Le 4 novembre 1892, M. le baron Jacques de Reinach passe l'après-midi entière dans le cabinet de M. Prinet, conseiller chargé de l'instruction. M. Prinet lui dit :

— Lors de leur dernière émission, MM. de Lesseps et autres vous ont remis une somme de 3 millions et 15.000 francs pour acquitter des frais de publicité. Voulez-vous vous en expliquer ?

M. le baron répond que cette somme le remboursait d'avances qu'il avait faites, pour un million à Arton et, pour le reste, à divers journalistes.

Le juge s'avance pas à pas :

— Etes-vous sûr qu'Arton n'ait pas employé ce million à subventionner des hommes politiques ?

Et le pauvre baron de répondre avec une grande dignité, mais aussi avec de gros yeux ronds qui vacillent :

— J'ai refusé catégoriquement de recevoir des confidences sur l'emploi de ces fonds.

— Vous sentiez sans doute que ces confidences étaient compromettantes.

Et le voilà, ce M. Prinet, qui lit à Reinach des lettres saisies chez Arton. Elles démontrent qu'on a marchandé des hommes politiques. Puis, brusquement :

— Vous-même, ne vous êtes-vous pas chargé de pareilles distributions ? Nous ne voyons pas quels services peuvent justifier les sommes touchées par vous à différentes reprises, soit 9.700.000 francs.

Déjà l'après-midi est avancée. Sous la lampe du juge, ce gros juif paraît aussi méprisable qu'il était redoutable dans l'obscurité de ses intrigues. Sa graisse heureuse et rose devient flasque dans le malheur. Jadis, pour arracher de l'argent à M. de Lesseps, il disait que ses battements de cœur allaient le faire mourir. Cette comédie l'a mené dans une tragédie. C'est bien à une accélération cardiaque déterminée par la terreur qu'il faut attribuer maintenant sa voix basse, coupée et si peu intelligible que les griffonnements du greffier la couvrent.

— De ces sommes, dit-il, je pourrai faire la justification au moment donné.

— Ce moment est venu.

Ah ! le petit magistrat à 8.000 francs, qui, tout à l'heure, sa serviette sous le bras, dans la boue de novembre, courra pour saisir son tramway, il tient le gros banquier ! Il ne sera pas heureux dans sa brillante voiture rapide, l'insolent millionnaire du parc Monceau !

Le magistrat pourtant ne se laisse pas aller à son instinct ; il se conduit en chien discipliné devant un gibier qu'on ne lui abandonne pas. Reinach, entré témoin, sort inculpé, c'est vrai, mais non pas inculpé pour corruption : seulement pour recel de fonds

Trop d'intérêts politiques entourent, surveillent, menacent le cabinet du juge, pour qu'on s'y inspire de la seule justice. Cet après-midi même, aux heures où M. Prinet « cuisine » Reinach, les ministres délibèrent sur l'éternelle question des poursuites. Autour du tapis vert, chacun d'eux dissimule. Ricard, qui redoute ses collègues épouvantés, affecte de n'avoir aucun parti pris : il attend les derniers renseignements de son Procureur général. Son apaisement trompa si bien qu'un ministre se pencha pour dire à M. Carnot :

— Je crois que la poursuite correctionnelle est abandonnée.

Et M. Carnot, en se frottant doucement les mains, d'une voix sereine et triste, dit qu'on lui ôtait un grand poids de dessus la poitrine.

En sortant du Conseil vers 6 heures, M. Loubet reçut à la place Beauvau M. Quesnay de Beaurepaire qu'il avait convoqué et, avec cet accent de Montélimar qui éveille la défiance d'un Normand :

— Ah ! mon pauvre Procureur général, cette affaire m'empêche de dormir !

M. Prinet veut bien ajourner le moment que tout à l'heure il disait « venu ». Il attendra au lendemain 5 novembre pour envoyer rue Murillo un commissaire de police chercher les pièces justificatives. Le sieur Reinach aura vingt-quatre heures pour les maquiller. Mais ce répit, c'est tout ce que peut consentir le magistrat, et le 5, en tête de la commission qu'il remet à M. Clément, il inscrit : « Urgent. »

Ce 5, les reporters antiparlementaires publient des articles de cannibales sur le trouble du baron de Reinach dans le couloir du juge d'instruction, et M. Loubet appelle une fois de plus à la place Beauvau M. Quesnay de Beaurepaire.

— Avec une presse pareille, lui dit-il, on ne peut pas gouverner dans un pays civilisé.

Le Procureur général ne se connaît pas le devoir de « gouverner », mais d'exécuter des ordres. Il les sollicite. Il se permettra seulement de soumettre à M. Loubet un avis :

— Vous en revenez toujours aux conséquences politiques : eh ! monsieur le président du Conseil, vous n'avez pas à prendre un parti contre les députés corrompus avant une dénonciation régulière ! Attendez qu'on livre les noms !

Alors ce fut la grande scène. M. Quesnay de Beaurepaire, par habitude oratoire, s'était levé en parlant. Loubet se dressa, lui aussi, et, la main sur son bureau :

— Les noms des corrompus ?... Mais j'ai la liste...

Il raconta ce que nul homme un peu informé n'ignorait : M. Cottu communiquant cette liste à M. Constans, ministre de l'Intérieur ; l'honorable M. Constans demandant à la garder jusqu'au lendemain « pour réfléchir », et durant la nuit la faisant photographier. En quittant le ministère, M. Constans avait remis une des photographies à son successeur : « Je sais vos secrets, marchez droit. »

C'est avec des pièces de cette sorte qu'on s'assure dans un Parlement une solide majorité. Et voilà pourquoi les véritables hommes d'Etat préfèrent toujours aux honnêtes gens les canailles. Seulement, les canailles vous mettent parfois dans l'embarras.

M. Loubet, très énervé, frappait et désignait de ses doigts tendus le côté droit de son bureau. Il craignait d'avoir trop parlé et voulait en dire davantage; le magistrat, qui avait osé marcher pour le Parlement dans le procès de Boulanger, refuserait-il de sauver, une fois encore, la partie?

— Nos adversaires, continuait M. Loubet, auraient beau jeu ; cette liste de corrompus, elle est toute républicaine... un seul réactionnaire.

Celui-là, il osa le citer.

Le Procureur général trouvait que de telles confidences lui faisaient une situation immorale. Il se retira, plus éclairé qu'il ne souhaitait sur l'incapacité et la fourberie des politiques.

Cependant, M. Clément négligeait la commission « urgente » qu'il avait reçue de se transporter au domicile de M. le baron de Reinach. Décidée le 4 novembre par M. Prinet, commandée le 5, cette démarche ne fut exécutée ni le 5, ni le 6, ni le 7.

Les ajournements de la Justice ne justifiaient pas Reinach. Il avait acheté des hommes politiques ; il semblait donc pouvoir compter sur leur appui. Mais il avait livré leurs noms à Cornelius. Dès lors,

comment les avertir du péril sans leur révéler sa trahison, et sans grossir de leur haine les haines qui déjà le pressaient ? Il s'enfonçait en tâtonnant, dans un cul-de-sac où de tous côtés des parois infranchissables grandissaient et le resserraient.

Sa vie et ses pensées, dans cette période intéressante de son agonie, ont été obscurcies à dessein par des personnes de sa complicité. Nous avons plusieurs sources d'informations : le récit de Clemenceau, le récit de Rouvier, quelques renseignements officiels, deux ou trois instantanés que prirent des passants. Le tout concorde à nous montrer un être qui se détraquait. Dans cette situation inextricable, l'adjectif qui rend le mieux son état d'âme et sa physionomie, c'est qu'il était hagard.

Dès le 4 au soir, mal essuyé de ses sueurs chez le juge, il courut là-bas dans les brouillards de Saint-James, sur les berges de la Seine, savoir ce que pensait de la situation son ami Rouvier.

Rouvier plus tard, devant la Commission d'enquête, a raconté cette visite :
« M. de Reinach m'a dit qu'il venait d'être
« entendu comme témoin, mais nullement
« qu'il fût inculpé. Il était fort ému, parce
« qu'il pensait que ce procès pouvait avoir
« un grand retentissement et porter atteinte
« au régime servi par son gendre... »

Ainsi Reinach, inculpé tout hagard, et qui court du Palais chez son puissant ami, ministre des Finances et collègue de Ricard, n'a rien à lui dire que ceci : le régime parlementaire auquel s'est consacré Joseph

va recevoir un coup dont, par contre-coup, je me sens affecté.

Rouvier sent bien son récit un peu sec. Il ajoute qu'ayant estimé que le baron prenait avec vivacité la situation, il lui a dit :

— Avez-vous commis des actes délictueux? Par exemple, avez-vous corrompu des membres du Parlement? Avez-vous promis à des sénateurs ou à des députés, en échange d'un vote déterminé, une somme d'argent ou des avantages?

(N'est-ce pas que la question est charmante de Rouvier à Reinach? La réponse n'est pas moins notable).

— Je n'ai rien fait de semblable, réplique Reinach.

— Alors pourquoi cet embarras? continue Rouvier (toujours dans sa déposition du 14 décembre devant la Commission d'enquête).

Et Reinach de répondre :

— Parce que j'ai été largement intéressé dans divers syndicats de la Compagnie de Panama. Et considérant que ces bénéfices étaient ma propriété personnelle, j'en ai usé à ma convenance...

Sur ce beau mot, Rouvier s'arrête en disant : « J'emploie les termes mêmes dont « s'est servi M. de Reinach et qui sont « restés fidèlement dans ma mémoire. » Puis, il rapporte un dernier mot du baron : « J'ai pu partager mes bénéfices avec des « financiers et avec des hommes politiques de mes relations. »

Je prie qu'on relise ce petit récit qui

présente si ingénûment le rôle panamiste du baron de Reinach. C'est là du comique de grande qualité, qui ne fait pas rire, mais qui force à voir clair. Rouvier ne nous dit pas qu'il s'est exclamé : « Comment! vous figuriez dans des syndicats! vous avez partagé avec des financiers et des personnages politiques! Je n'aurais pas cru qu'il y eût de telles combinaisons. » Non, il ne nous dit pas s'il a répondu cela, mais nous devons le supposer.

Il est vrai que, de toutes les suppositions, la seule vraisemblable est que Reinach, à peine entré chez son compère Rouvier, a dit en s'essuyant le front :

« C'est terrible! me voilà inculpé de « complicité pour le détournement des « fonds dissipés par la Compagnie de Pa- « nama. Qu'est-ce que vous faites donc « au Conseil des ministres? Prinet n'a pas « cessé de me persécuter sur Arton et sur « les millions dont il constate que j'ai eu « la disposition. De ce train-là, c'est fatal, « je devrai me traiter de voleur ou dire la « part de chacun. Il faut donc que vous, « Burdeau et tous les amis, vous pesiez « sur Quesnay ou sur votre Ricard d'un « suprême effort. On va perquisitionner « chez moi. Je vous préviens qu'on y « trouvera des documents. C'est à vous « tous de m'épargner cet affront public... »

Et des menaces, sans délai, ce maître-chanteur professionnel passe secrètement à l'acte. En quittant Saint-James, il voit Andrieux, ennemi mortel de Rouvier, et propose — on le sait — de révéler à la

Libre Parole les parlementaires qu'il a corrompus. Double calcul ; il se rachètera près des antiparlementaires en leur livrant quelques proies, en même temps qu'il contraindra le gouvernement épouvanté à étouffer le procès.

Andrieux, devant la Commission d'enquête, s'est expliqué sur ces pourparlers fort nettement, avec l'élégance d'un tireur qui cause après l'assaut, ou, mieux encore, comme un cuisinier qui, dans le poulailler, lirait à haute voix l'art d'accommoder les volailles :

« La campagne a été commencée dans la « *Libre Parole* (octobre) par un banquier « du nom de Martin, qui signait « Micros ». « Vous y trouverez des imputations assez « vives contre le baron de Reinach. Puis, « le sac est vidé. Le journal annonce bien « qu'il n'a pas fini, pour tenir son public « en haleine, mais en réalité, il n'a rien... « C'est à ce moment (premiers jours de « novembre) que le baron de Reinach me « fit savoir qu'il était disposé à donner des « renseignements ; il n'y mettait qu'une con- « dition, c'est qu'on ne l'attaquerait plus « dans la *Libre Parole*. Lorsque l'on m'a « offert des armes contre le parti politique « que je combattais, je ne me suis pas au- « trement préoccupé de savoir d'où elles « venaient, ni de la pureté de la source... « Je les ai prises, il me suffisait que les « renseignements fussent exacts... Et voilà « comment, au 8 novembre, vous voyez « recommencer une campagne très vive « dans la *Libre Parole* où sont dénoncés

ı députés et des sénateurs. C'était le
:on de Reinach qui était la source de
renseignements et, pour le payer de
complaisance. on ne l'attaquait plus. »
baron de Reinach a trouvé le moyen
iser et de distraire la meute des jour-
; mais la Chambre? Que la *Libre Parole*
de un répit, c'est bien ; mais Dela-
qui annonce une interpellation?
secrétaire de la rédaction de la *Libre*
le, M. Georges Duval, professionnel
leur, qui se pique de n'apporter au
u des luttes politiques que la curiosité
psychologue, avait publié en 1875 un
Guide à l'usage des amateurs de bal·
lont le baron de Reinach écrivit la
ce sous le nom de la Sangalli avec qui
it en complaisance. S'autorisant de
collaboration, le baron s'en vint au
cile particulier de Duval.
Connaissez-vous Delahaye ?
Très peu, pourquoi?
Savez-vous s'il serait homme à vendre
ilence ?
Vous seriez donc disposé à le lui ache-

Ce qu'il voudra...
J'ose croire que vous m'estimez trop
compter sur mon intermédiaire ?
Evidemment. Je m'informe, voilà tout.
Eh bien ! si peu que je connaisse
elahaye, j'ai la conviction que vous
un pas de clerc.
Ah !
ntends encore ce « Ah », disait Geor-
uval à l'auteur de ce récit. Il y avait

dans ce « Ah ! » du découragement et pas mal de stupéfaction.

Reinach avait acheté trop d'hommes pour admettre aisément qu'il en restât d'incorruptibles.

Cependant la Justice obligée par la loi et par l'opinion, ne peut pas chômer plus longtemps. Le mardi 8 novembre à 9 heures du matin, M. Clément exécute — enfin ! — sa commission « urgente », décidée du 4 et datée du 5. Rue Murillo, n° 20, un valet de chambre lui répond que « Monsieur le baron fait un voyage d'une vingtaine de jours dans le midi de la France. »

Pourquoi, ce jour même ou le lendemain, M. Prinet n'a-t-il pas perquisitionné au domicile d'un inculpé en fuite? Voici son explication :

« Je n'ai pas pensé que ce fût urgent...
« Je me suis abstenu parce qu'on ne peut
« pas tout faire, du jour au lendemain,
« d'une façon consécutive... Il est facile
« de parler après les événements accom-
« plis ! Mais, à cette époque, M. le baron
« de Reinach n'était pas aussi vivement
« accusé d'avoir été le courtier principal
« des œuvres de corruption de la Compa-
« gnie qu'il l'est aujourd'hui... Il est bon
« de rappeler que c'est moi qui ai pris
« l'initiative de tous les actes d'instruction
« sous ma responsabilité... A l'époque
« dont nous parlons, tout le bruit qui s'est
« fait récemment contre le baron de Rei-
« nach comme corrupteur n'existait pas.
« On avait seulement des soupçons, comme
« pour Arton. Et voilà pourquoi je n'ai

ıs été plus loin momentanément, sauf à
ir plus tard. »

ıuvre fonctionnaire incertain, qui s'es-
déjà courageux jusqu'à l'imprudence!
de ces phrases rend intelligible le sys-
: de Reinach dans cette période. Rei-
, au 8 novembre, n'est inculpé que de
ɔlicité dans le détournement des fonds
pés par la Compagnie ; c'est plus tard,
), qu'il sera inculpé comme agent
ːipal de corruption. Reinach espère
re. La condition de son salut, c'est
ıcun document ne le mette en cause
ıt le public. Que l'opinion s'égare de
rsonne, le gouvernement et la Justice
isseront bien tranquille. De là, ses
s auprès de la *Libre Parole* et du côté
elahaye.

Grasse, de Monte-Carlo, l'oreille
, la prunelle dilatée, le baron de
ıch surveillait Paris où, depuis le 8
atin, paraissaient les dénonciations
ıvait remises à Andrieux pour Dru-
. « M. Drumont, — a dit Andrieux
'ant la Commission d'enquête, —
yant mis sur la liste des personnes
l désirait recevoir dans sa prison,
ai profité pour aller causer avec
homme dont la conversation est
lleurs intéressante. » Ces notes mys-
ses, chaque jour, la vieille domesti-
u prisonnier les apportait de Sainte-
e à la *Libre Parole*. Elles faisaient
' Floquet à la Présidence, Rouvier
nistère des Finances, Burdeau à la
e, Freycinet à la Guerre, tout le Par-

lement; en même temps, elles alluma
la curiosité, et peu à peu la férocité
lecteurs de la *Libre Parole* multipliés
centaines de mille. Cependant Rein
touche le prix de sa trahison : du siler
Ils le laissent souffler dans son fourré,
terribles chasseurs, qui, un couteau à
ceinture, sonnent de ce cor bruyant d
la France retentit.

Misérable gibier, ce gros homme !
a fui Paris, c'est sans doute pour se r
nager un alibi contre les soupçons de
complices parlementaires qu'il venc
Drumont. Mais il fallait aussi qu'avant
mourir le président des Chemins de fer
Sud revît les célèbres régions du ras
quouérisme, Nice, Monte-Carlo, où
avait exercé la royauté de l'argent et
l'influence et si fort joui du bonhe
bonheur de la qualité la plus basse
lui et sa bande sont aptes à sentir.

Nul homme ayant de l'imaginati
après avoir visité dans un site magnifiq
à Nice, la dépouille de Gambetta,
quoi pourrissent délaissées un amas
couronnes avec les plus misérables lég
des qu'inventèrent jamais de pauv
Homais, ne manquera de discerner,
redescendant vers les casinos et vers
vulgarités bruyantes de cette rive, co
bien ces lieux conviennent à un baron
Reinach qui fut vraiment leur incarnati
Brillant fumier de cosmopolites, d'escr
titrés et de grossiers insolents, cette C
d'Azur que son public déshonore, vo
bien la patrie élue de ce faux baron

ach et de tous ces survivants du gam-
sme qui, chaque année, saluent la
›e de leur maître en allant à Monte-
ɔ toucher leur subvention. L'atmos-
e des salles de jeu, des restaurants et
ìlles, était bien faite pour le tonifier,
ıutenir d'optimisme. Fit-il une pointe
;alie pour y cacher, y chercher des
ers ? Demanda-t-il protection au gou-
ement italien de qui il tenait son titre
aron ? Un mot de Loubet (« graves
relles reçues d'Italie ») que nous enten-
ıs tout à l'heure, nous permet de le
›oser. Quoi qu'il en soit, c'est au cœur
ɔn royaume, c'est au Casino de Monte-
o que le mercredi 16 novembre il lit
hée la dépêche des agences : « La
ıambre fixe à demain jeudi la discus-
›n de l'interpellation Delahaye sur les
ıteurs de la Justice à faire la lumière
r l'entreprise de la Compagnie de
ınama. » En même temps, il apprend
M. Quesnay de Beaurepaire ayant
acé de démissionner si on le laissait
ordres, les ministres radicaux, c'est-
:e Ricard, Bourgeois et Viette, ont
gé, en dépit de Rouvier, le Conseil des
:stres à voter des poursuites et que
baron de Reinach, il figure parmi les
lpés.
ussitôt Reinach se prépare pour un
·ême assaut. La presse maintenant se
Ce Delahaye, c'est un boulangiste et
n'a ni crédit ni preuves. La Chambre
'ajourner. Le terrible, qu'il faut bien
evoir, serait que les administrateurs

du Panama, furieux d'être poursui
parlassent. Eh bien ! il ne faut pas de p
cès. Et Reinach en revient toujours à
nécessité de peser sur le gouvernem
avant que le Parquet lance les citatio
Il s'applique d'abord à montrer de
sérénité : l'indifférence des forts.
jeudi 17, il écrit de Monte-Carlo à M. Ju
Barbier pour qu'ils collaborent à un b
let, et à M. Gailhard, de l'Opéra, pour
donner rendez-vous le lundi 21, aux ré
titions de la *Maladetta*. Parlant à ce d
nier des danseuses, il badine : « Embrass
« les toutes pour moi. »

Le même train qui emportait cette l
tre le déposait en gare de Paris le vendr
18 novembre, à 5 h. 34 de l'après-midi.

Dès ses premiers pas dans les rues,
baron, de qui ce voyage n'avait pas di
nué les battements de cœur, entendit
la bouche de mille camelots fiévre
l'agression violente de la *Cocarde*. A
lueur des becs de gaz, il lut qu'elle dén
çait par le détail, avec une effroyable ex
titude, son rôle de corrupteur. Il comp
dans un éclair : Ducret, directeur de
Cocarde, c'était l'homme de Constan
Constans et les radicaux coalisés voulaie
son cadavre pour faire trébucher des
le personnel opportuniste ; derrière e
tous, il y avait Cornelius ; Reinach
sentit perdu.

Les antiparlementaires, l'opinion pub
que le traquaient, les administrateurs
Panama entraient en ligne avec Delaha
les radicaux et les amis de Constans

aient pour lui couper la retraite. Il t la victime désignée par tous. Mais -être, au milieu de l'incalculable évé- ›nt politique déchaîné, cela surtout uvantait : le regard de Cornelius. .elius pareil à une araignée, qui dans ls surveille sa proie.

baron de Reinach ne demeura qu'un nt rue Murillo et remonta dans sa .re qu'on n'avait pas dételée. Il porta n de ses amis, M. Carpentier, une loppe fermée avec la mention : « En le décès, remettre à l'un de mes frè- » Une première fois en 1899, puis août 1892, il avait déposé entre les s du même une pareille enveloppe.

ɔassa chez Rouvier à Saint-James. Il ;a supplier Cornelius Herz. Il courut hoter à l'entourage de l'interpellateur: ʋez-vous que M. Delahaye pourrait :e fortune ? »

ute la soirée, il galopa dans ces ténè- comme un rat empoisonné derrière iserie. Quel sinistre accueil à toutes sues que sa fièvre cherchait ! Plus peut-être que ses adversaires, ses ılices, qui soupçonnaient ou redou- t ses dénonciations, le guettaient pour ımmer d'un coup de savate.

lui disait :

Il n'y a pas de temps à perdre, car arquet lancera les citations lundi. ıin samedi, Delahaye doit interpeller. ·d, si la Chambre le presse, n'hési- ɔas à annoncer officiellement les pour- ;.

On ajoutait, et de quel air soupçonneux, deux phrases plus terribles :

— Les journaux sont renseignés d'une façon bien précise, inexplicable ! On raconte que, derrière eux, il y a Constans et Herz ; mais ce Constans, ce Herz, dites-nous, Reinach, d'où tiennent-ils leurs informations ?

Le baron rentra à 10 heures du soir, sans avoir dîné, livide d'avoir couru dans cet égout. Il se débattait encore, mais sans méthode, avec les désordres d'un homme perdu. Il ne faisait plus que nager en chien. Amis et ennemis allaient s'entendre pour le noyer. Ainsi une bande de cambrioleurs achève le complice blessé et qui ne peut plus échapper à la police.

IV

LA JOURNÉE D'AGONIE DU BARON DE REINACH

(19 novembre 1892)

Dans la nuit du 18 au 19, le baron n'a guère dormi. Debout dès l'aube, il court, le long du Bois de Boulogne si humide en novembre, chez Rouvier. Il lui annonce qu'il n'a pas pu déterminer Cornelius Herz à passer à Saint-James ou au ministère.

« Cornelius se disait souffrant, — a ra-
« conté par la suite M. Rouvier à la Cham-

« bre. — M. de Reinach, renouvelant ses
« instances, m'a demandé de l'accompa-
« gner... Il me répétait que c'était pour lui
« une question de vie ou de mort... Et
« alors, je ne sais si c'était prudent, en
« tout cas, ma conscience me dit que
« c'était humain, j'ai répondu : — Je suis
« prêt à faire la démarche que vous me
« demandez, si grave qu'elle puisse paraî-
« tre, mais j'y mets une condition, c'est
« que nous ne serons pas seuls ; je veux
« qu'il y ait un témoin dans cet entretien.
« — Le nom de M. Clemenceau a été pro-
« noncé et j'ai dit : — Je ne connais pas de
« meilleur témoin. »

Des mots, des histoires ! N'attribuons aucune autorité à cette déposition d'un homme qui plaide son propre salut : prenons-y seulement le décor des premières intrigues de cette interminable journée.

De grand matin, là-bas dans ce morne Saint-James, dans une villa qui regarde à travers un parc effeuillé les herbes désertes et les brouillards de Puteaux, Reinach et Rouvier, tous deux congestionnés, mais l'un abattu dans sa graisse jaunâtre, l'autre musclé et défiant le destin, se concertent sur les moyens d'éviter la correctionnelle. Ils décident de s'adjoindre Clemenceau. Nous allons suivre ce trio. Une tragédie dans le brouillard. Des ombres qui s'agitent et puis le bruit d'un corps qui tombe.

Quand, vingt-quatre jours après le drame, les circonstances forcèrent les deux survivants à parler devant la Chambre et

devant la Commission d'enquête leurs récits ne concordèrent pas ; mais leurs accents, leurs visages, leurs sueurs, furent tels qu'on se sentit entraîné aux plus effroyables hypothèses.

D'après Rouvier et Clemenceau, Reinach croyait n'être pas inculpé. Il doutait même de figurer au procès comme témoin. Seulement, un journal, la *Cocarde*, dirigée par Ducret, l'attaquait, et cela, il le ressentait avec une telle vivacité qu'il disait que c'était pour lui une question de vie ou de mort. Il affirmait que M. Herz pouvait faire cesser ces attaques, et M. Rouvier, sans connaître d'ailleurs le moyen de M. Herz, consentit à se rendre chez lui pour l'inviter à s'interposer. Quant à M. Clemenceau, il accompagnait ces deux messieurs en personnage muet et seulement afin que Rouvier eût un témoin de sa conversation. D'ailleurs, M. Rouvier n'ouvrit pas la bouche !

Les impossibilités de ce système sautent aux yeux.

Qui croira que Jacques de Reinach, banquier puissant, Rouvier, ministre des Finances, et Clemenceau, merveilleux tacticien, se soient proposé comme « une question de vie ou de mort », et sans parvenir à la résoudre, d'apaiser ce bon garçon, ou, si vous voulez, cette bonne fille d'Edouard Ducret ?

D'ailleurs, admettre qu'il s'agissait de gagner à tout prix Ducret, c'est admettre la véracité de ses accusations. Dès lors, que penser d'un membre du Cabinet et

d'un chef parlementaire qui assistent un banquier voleur ?

Coupons au court. Ces messieurs prétendent avoir ignoré que, depuis le 4 novembre, leur ami était inculpé. Mais, dans son discours du 13 décembre, Rouvier avouera implicitement qu'il a connu l'inculpation. Voici sa phrase : « Dans la jour-« née du 18 novembre, c'est-à-dire quatre « jours après que le gouvernement eut au-« torisé le parquet à poursuivre... » Ainsi l'autorisation fut examinée en Conseil des ministres ; Rouvier la combattit vigoureusement à plusieurs reprises, et il n'aurait pas demandé : « Qui poursuit-on ? » Allons donc ! le grave souci qui met en chasse MM. Clemenceau et Rouvier, ce n'est pas d'adoucir un Ducret. Ce n'est même point de sauver un Reinach. Ils s'efforcent de rattraper des documents terribles et de les enterrer avant l'explosion imminente.

Cornelius recommence l'opération qui, une fois déjà, lui réussit. En juillet 1888, il a télégraphié en clair à Reinach : « Il faut payer ou vous sauterez, vous et vos amis », et Clemenceau, accompagné de Ranc, a pressé le ministre Freycinet d'agir sur M. de Lesseps pour qu'il fournît l'argent et mît Reinach en mesure de satisfaire Herz. Eh bien ! en octobre-novembre 1892, nous assistons à une répétition de cette manœuvre. Herz promène çà et là le fameux document écrit par Jacques de Reinach et qui dénonce Rouvier, Arène, Devès, Barbe, Albert Grévy, Jules Roche, Dugué de la Fauconnerie, Floquet, Pesson, Léon

Renault, Gobron, Proust, Béral, Thévenet, Sans-Leroy, Henry Maret, Le Guay, ajoutant que 1,340,000 francs ont été distribués par Arton à des hommes politiques dont on ne donne pas les noms. Ce papier fulgurant, il le montre notamment à Andrieux qui passe pour n'aimer pas Rouvier, et voilà de quoi mettre aux champs notre éminent ministre des Finances.

Mais cette arme terrible, si l'on se reporte au témoignage de Stéphan, c'est Clemenceau lui-même qui, l'ayant reçue de Reinach, l'a transmise à Cornelius. Ainsi s'explique que, dans l'effort de cette journée d'agonie et pour peser sur l'implacable Cornelius Herz, Reinach et Rouvier requièrent le concours de Clemenceau.

Dans ce tragique colloque du 19 novembre, au matin, entre Reinach et Rouvier, quand le problème à résoudre, c'est de réparer les trahisons de Reinach, quels ne durent pas être les éclats de Rouvier ! Voilà des minutes où l'instinct de la conservation fait réapparaître la bête, — la bête des quais de Marseille et la bête du ghetto de Francfort, — dans un ministre et dans un banquier. A Cannes, en réunion publique, certain jour, ce Rouvier, ministre, vingt fois ministre, ne craignit pas de boxer sur l'estrade avec un contradicteur. Aujourd'hui ses fortes mains étrangleraient volontiers ce mauvais juif de qui vient tout le péril. Mais, quand la tempête secoue la barque, ce n'est pas l'heure que deux matelots satisfassent leur haine : Rei-

nach et Rouvier se distribuent la besogne urgente.

D'abord ils aviseront à l'attitude de Floquet. On dit qu'au début de la séance celui-ci expliquera comment il a reçu du Panama 300.000 francs. On est perdu si l'on entre dans la voie des aveux. Qu'il se taise. — Ensuite, il faut obtenir de Ricard qu'il ne se prête pas à l'interpellation Delahaye. — Enfin, troisième point : les citations des inculpés n'ayant pas encore été lancées, il faut, par un suprême effort, les faire ajourner, sinon déchirer.

Tout cela, pour gagner un délai, pour trouver le temps de satisfaire les deux cruels étrangleurs, Cornelius, qui veut des millions, et Constans, qui veut la présidence du Conseil. Rouvier y va travailler toute la matinée au Conseil des ministres ; il donne rendez-vous à Reinach pour 2 heures, chez Clemenceau.

Où courut Reinach en quittant Saint-James?

Vers midi, un commissionnaire sonnait au domicile de Georges Duval, secrétaire de la rédaction de la *Libre Parole*, et le prévenait qu'en bas, sur le trottoir, un monsieur désirait lui parler. « En d'autres « circonstances, dit M. Duval, je ne me « serais pas dérangé, mais nous vivions « dans un temps bizarre où, de toutes « parts, nous arrivaient des concours im« prévus. » Il descendit et trouva, qui se promenait de long en large devant la porte cochère, le baron de Reinach.

— Montez dans mon fiacre, il faut abso-

lument que nous causions, — dit-il au journaliste qui lui répliqua :

— Vous êtes compromettant, je ne tiens pas à être vu avec vous.

Le baron offrit de baisser les stores. Il paraissait affolé. La curiosité décida M. Duval.

— Place de l'Étoile, dit le baron au cocher.

Puis à M. Georges Duval :

— Je suis un homme perdu. Voilà Floquet qui avoue. Que pensez-vous de l'avenir ?

— Ma foi ! bien malin qui le pourra prédire. On raconte que le peuple commence à murmurer. D'ici à quelques jours, on manifesterait dans la rue que je n'en serais pas surpris. En tout cas, vous me semblez dans de mauvais draps.

— A qui le dites-vous ! La *Libre Parole* pourra se vanter d'avoir attaché un fameux grelot !

— Elle vous épargne systématiquement et l'on s'en étonne dans mon entourage.

— Oh ! de ce côté, je suis tranquille ? C'est quelqu'un des miens qui vous fournit des renseignements.

— Qui donc ?

— Andrieux, parbleu !

En livrant ce secret à M. Georges Duval qui n'avait pas à le taire, Reinach espérait-il qu'un écho en parviendrait au gouvernement, et qu'intimidés, les hommes politiques le mettraient hors de cause ?

Revint-il avec M. Duval sur son absurde projet d'acheter le silence de Delahaye ?

Le fiacre aux stores baissés arrivait place de l'Etoile; le baron de Reinach en descendit brusquement, disant qu'il devait aller à un rendez-vous avec Clemenceau.

Le Conseil des ministres s'était terminé à 11 h. 1/2. M. Rouvier déjeuna à Neuilly. Après-midi, il revint à Paris dans sa voiture, la quitta dans les Champs-Elysées et se rendit à pied rue Clément-Marot. Sur le palier de Clemenceau, il rencontra le baron de Reinach. Clemenceau était sorti. Sans doute, il courait pour l'exécution du plan arrêté à Saint-James et que Reinach, vers midi, lui avait apporté. Rouvier et Reinach se quittèrent après s'être donné rendez-vous au ministère des Finances, vers 5 heures. Il était 2 heures.

A cet instant, du Palais de Justice, M. Quesnay de Beaurepaire écrivait au Garde des Sceaux :

« *Paris, le 19 novembre 1892, 2 heures du soir*

« Monsieur le Garde des Sceaux,

« J'ai l'honneur de vous informer que je fais. citer aujourd'hui MM. Ferdinand de Lesseps, Ch. de Lesseps, Fontane, Cottu, Eiffel et de Reinach à comparaître jeudi prochain 24 devant la première chambre de la Cour d'appel jugeant correctionnellement, sous prévention d'escroquerie et complicité, d'abus de confiance et complicité.

« La Cour accordera, s'il lui plaît, une remise pour l'étude du dossier et préparation de la défense ; mais du moins l'affaire sera ainsi liée et fixée.

« Un dernier examen des pièces, joint à une nouvelle conférence avec M. le conseiller Prinet, enquêteur, m'a déterminé à modifier le projet de citation et à compléter celle-ci ; 1° par

une prévention d'abus de confiance contre le Comité de direction à raison de trente et un millions pris dans la caisse de la Compagnie pour opérer les manœuvres en vue de l'émission de 1888 : 2° par la mise en prévention de M. de Reinach comme complice d'abus de confiance à raison de l'énorme somme qu'il a appréhendée sur les trente et un millions dissipés.

« J'envoie les citations à 5 heures. »

En même temps, M. Quesnay de Beaurepaire avertissait M. Loubet. Puis il adressait à M. Joseph Reinach le billet suivant :

« *Samedi 19 novembre, 2 heures.*

Mon cher ami,

« Je viens vous prévenir, avec un grand serrement de cœur, de la triste nouvelle qui va vous parvenir ce soir, ou demain matin, par une autre voie. Les citations dans l'affaire du Panama vont être lancées dans un instant, et elles contiennent un nom qui vous tient de bien près. La personne en question a dû vous prévenir, au surplus, puisque, le 4 novembre, M. le conseiller enquêteur l'a inculpée dans un interrogatoire.

« Croyez que je suis navré et que le devoir accompli sous mes yeux, à mon parquet, ne m'a jamais coûté si cher.

« Votre ami toujours.

« J. Q. de Beaurepaire. »

Cependant que ces lettres terribles, qui allaient transformer des conjectures en évidences, cheminaient à travers Paris, on voyait au Palais-Bourbon cette sorte de tension qui précède les catastrophes. Le monde parlementaire, couvert d'outrages par l'opinion, était ulcéré de fureur et de crainte. La Chambre venait de siéger toute

emaine sans repos. Elle avait consacré ıtre jours à d'inutiles efforts pour supner la liberté de la Presse. Le jeudi 17, cours d'une discussion, M. Pichon nt prononcé le mot « journaliste », il ut une poussée de haine que le *Journal ciel* enregistra sous ce titre : « rumeurs centre » ; au point que l'orateur s'in-ompit : « Mon Dieu ! je suis bien igé de les mentionner ! »

)epuis le jeudi 10, l'interpellation de ahaye « sur les lenteurs de la Justice à e la lumière sur l'entreprise de la Comnie de Panama » préoccupait tous les rits. En séance, le Garde des Sceaux it demandé que la discussion fût fixée 17. Le mercredi 16, M. Rouvier luine fit une démarche près de M. Arge- qui interpellait à côté de Delahaye, ır la reconstitution de la Compagnie Panama », pour obtenir que le jeune uté de Corbeil reportât à huitaine son ırpellation. Qu'Argeliès consentît, la ımbre trouvait là un bon prétexte pour ırner aussi l'interpellation Delahaye. Argeliès refusa. Mais, le lendemain 17, Chambre avait remis au vendredi 18 discussion, puis du vendredi 18 à ce ıedi 19.

ı 4 heures, Rouvier arrivant au Palais-ırbon traversa la salle du Laocoon. On inait un drame sur la physionomie contionnée du Marseillais...

Rouvier venait de dépasser de six Clemenceau, assis sur une banquette s la salle Casimir-Perier. Il se retourna

brusquement et, sans s'inquiéter d'un député qui l'abordait, il dit au chef des radicaux qu'il voulait lui parler. Les deux hommes allèrent s'asseoir à l'écart.

D'après la version que MM. Rouvier et Clemenceau donnent de cet entretien, Rouvier aurait dit :

— Je viens de passer chez vous. Le baron de Reinach se trouve dans un état mental très fâcheux par suite de la polémique de la *Libre Parole* et surtout de la *Cocarde*. Il paraît être dans un de ces états d'esprit extraordinaires qui permettent les résolutions les plus graves.

Cependant les députés n'osant pas interrompre ce tête-à-tête entraient en séance.

Ils sont tous là, les amis de Reinach! Tandis que leur chef chancelant bat le pavé de Paris, ils accourent supporter le choc des éternels boulangistes. Les capitaines de la bande (c'est-à-dire les députés qui distribuèrent à leurs collègues les subsides panamistes) ont donné le mot d'ordre: c'est d'enterrer l'interpellation Delahaye. Les solitaires eux-mêmes (ceux qui touchèrent sans l'entremise d'Arton, de Reinach et des capitaines) comprennent d'instinct la tactique et marcheront au canon. Ce chaos dissimule une admirable discipline ordonnée par la peur et par la haine.

Dans un affreux silence, le président Floquet, tout pâle, s'est levé :

— L'ordre du jour appelle la discussion des interpellations...sur l'affaire de Panama.

Chacun, ami ou ennemi, ressent les voluptés atroces de la peur par sympathie.

— Messieurs, avant de donner la parole...

Ici, tel est son trouble, que ce président expérimenté s'embrouille, confond avec les interpellateurs les orateurs inscrits pour leur répondre. De cette séance et de quelques autres qu'il va subir, son cerveau se liquéfiera. Un jour, on verra Floquet balbutier à la tribune, se taire, descendre, égaré. Aujourd'hui, il se reprend et d'une voix émue :

— J'affirme devant la Chambre que, dans les circonstances dont on a parlé, non seulement je n'ai exercé aucune pression sur qui que ce soit, non seulement je n'ai rien exigé, mais je n'ai rien demandé, je n'ai rien reçu et je n'ai rien distribué.

Quels applaudissements ! quel triomphe ! et dans toute la Chambre, car il n'est pas mauvais, ce vieil homme, et tous ces gens amollis par des mœurs avocassières viennent de souffrir à voir ses mains qui pétrissaient la tablette de la tribune.

L'auteur de ce livre sait que ce Floquet dans sa fleur, et quand il était une bête ardente, n'eût pas eu pitié de ses adversaires, et pourtant, après qu'il est mort dans la pire déconfiture, nous ne pouvons nous rappeler comme un agréable spectacle cet après-midi où nous le vîmes mentir.

Dix minutes après, sur les bancs de la Chambre, on se passait de main en main une feuille sympathique au Président, le *Jour*, qui venait de paraître et qui, trop tard informé de la volte-face obtenue par Reinach, annonçait qu'au cours de la séance, M. Floquet ferait une déclaration

cesse de s'entêter et ne voit plus d'objections au débat. A lundi! à lundi!

Barthou aurait-il cassé les reins du Parlement ? Cette assemblée, qui sort de la salle des séances, ne semble plus un animal avec une vigoureuse épine dorsale, mais un flot d'eau sale qui se répand dans les couloirs.

Rouvier immédiatement quitte cette mare de vains bavardages. Il court au Louvre et dans son cabinet ministériel où le baron de Reinach l'attend.

La peur et la joie suscitées par les scandales du Panama avaient dans cet après-midi tragique pour résultat et pour sommet l'ivresse de Reinach. Un homme saturé d'émotions violentes s'enfonce dans une sorte de stupeur qui, chez un heureux, s'appelle extase, et qui, chez celui-ci, doit s'appeler hébétude. Rouvier le trouva congestionné, vaincu, au fond du fauteuil ministériel. Il lui jeta les désolantes nouvelles de la séance, puis, aussitôt, ce Marseillais tout ressort entraîna ce Juif de graisse déliquescente.

Le jour tombait rapidement. Le ministre et l'inculpé purent sortir du Louvre sans être dévisagés. Ils allaient implorer Cornelius Herz. Par un autre chemin, Clemenceau y courait.

Sur ce célèbre conciliabule du samedi 19 novembre, nous n'avons que les témoignages de MM. Rouvier et Clemenceau. Il y subsiste quelque chose de l'atmosphère vraie : des silences, des contradictions qui évoquent la terreur, mais nulle parole au-

thentique. Un long répit de vingt-quatre jours, une fuite, une mort, permirent de tout maquiller.

D'après ces messieurs, Clemenceau arriva le premier chez Cornelius. A les croire, il n'aurait pas ôté son chapeau et son pardessus que déjà Rouvier et Reinach entraient. Le baron, sanguin à crever et les yeux hors de la tête, prononça peu de paroles. Elles paraissaient sortir de son gosier avec beaucoup de difficulté :

— Monsieur Rouvier, ministre des Finances, disait-il, a bien voulu m'accompagner auprès de vous pour joindre ses instances aux miennes et vous demander s'il est en votre pouvoir, comme je crois, d'apaiser la polémique de la *Libre Parole* et de la *Cocarde*.

A quoi Herz répondit que ce n'était plus en son pouvoir, que, s'il avait été prévenu plus tôt, il aurait peut-être pu le faire par des influences personnelles.

Tel est le récit de MM. Rouvier et Clemenceau. Ils insistent sur ceci qu'ils ne parlèrent ni l'un ni l'autre. Cette courte visite aurait été une espèce d'entrevue de sourds et muets. On procédait par signes comme au chevet d'un moribond. M. de Reinach parut tout à fait déconcerté. Ses gestes plus que ses paroles suppliaient. Extraordinairement nerveux, il avait un parler saccadé et pénible.

« Je ne me souciais pas de prolonger la « visite, — a déclaré Rouvier — : j'y mis « fin dès que je le pus. »

Voici la déposition de M. Clemenceau :

« Quand M. de Reinach vit que Corne-
« lius Herz était hors d'état de faire quel-
« que chose pour lui, après avoir insisté par
« des mots qui indiquaient qu'il avait le
« plus grand désir d'aboutir à tout prix,
« par quelque moyen que ce fût, il se
« leva et vint à moi en me disant : — Je
« vous en prie, vous ne pouvez me refu-
« ser cela, menez-moi chez M. Constans !
« — Vous pouvez y aller seul. — Non,
« répliqua Reinach, ce n'est pas la même
« chose. Venez avec moi. »

L'inculpé, le ministre et Clemenceau quittèrent Cornelius. Rouvier héla un fiacre devant la gare du Trocadéro et rentra chez lui en traversant le Bois.

Oh ! l'incompréhensible scène ! Soit : ces grands personnages, montés dans de telles circonstances chez le puissant Cornelius, n'y prononcèrent pas un mot ! Mais, tout de même, quel terrible et véhément dialogue ils auraient échangé s'ils avaient connu leurs rapports réels ! Et vraiment, les ignoraient-ils ?

Clemenceau devançant chez Cornelius les deux suppliants qui l'avaient décidé à intervenir lui aurait rapidement indiqué la situation parlementaire, puis baissant la voix :

— Ce papier que je vous ai porté en 1890 et qui constitue contre Rouvier, contre Reinach et contre les amis de Rouvier la preuve la plus écrasante, que comptez-vous en faire ?

— Je n'ai pas pris de décision ; je verrai.

- Reinach suppose que vous seriez dis-
ɜ à remettre à un journaliste ou à un
ıme politique les chèques qu'il vous a
fiés. Vous sentez dans quelle situation
auvre bougre se trouverait ! A la fois
·upteur et délateur ! il serait écrasé
.me dans un étau. Voilà ce qui l'af-
!

t comme on entendait le pas des deux
:rins dans l'antichambre et que Corne-
ne répondait toujours pas, Clemen-
ı aurait eu fort raison de lui dire rapi-
ıent :

- Quel que soit votre plan, inutile,
t-ce pas ? de raconter à Rouvier que le
ier m'a passé par les mains. Je ne sais
Reinach lui en a dit un mot. Ce n'est
d'ailleurs que je tienne à ménager ce
ıvier ! Ah ! si vous vouliez, Cornelius,
lle bonne campagne à faire avec vos
ɔiers sur Panama : à nous deux, nous
serions l'opportunisme !

:ais la porte s'ouvrait. Et Reinach
it :

- J'aurais beaucoup de reproches à vous
ɜ, Herz, vous m'avez pris mon argent
es documents que je n'aurais pas dû
s livrer ! Enfin me voici et M. Rouvier
:compagne. Nous venons vous deman-
quelles que soient vos conditions, de
·ien donner à la publicité. M. Clemen-
ı est au courant de tout ; il sera témoin
ıotre engagement, nous sommes à votre
ci.

- Non, répondait Herz, il y a quelque
ps, je vous ait dit qu'avec 6 millions

je me chargeais de tout arranger ; n
vous avez laissé passer le moment.

— Je ne les ai pas, ces 6 millions, s
pliait Reinach, mais je suis prêt à sc
crire tous les engagements.

— Non, c'est inutile. Vous vous tr
pez, je n'agirai pas contre vous. Vous
vos amis, vous n'avez pas eu confia
vous avez négligé mes offices qui, d'
leurs, aujourd'hui arriveraient trop t
Je crois que pour 6 millions je serais
venu à calmer cette fâcheuse affaire. N
je n'userai pas du document. Vous d
qu'on en parle ! Cela peut venir de Co
tans... Vous savez qu'en mars 1890, qu
il a quitté le ministère, on l'a renseign
sa documentation lui a permis de re
aux affaires quinze jours plus tard.

En vérité, les plus épaisses tén
enveloppent cette visite. Nul ne
racontera cette conversation de Re
Rouvier et Clemenceau chez Cor
Herz. On possède une lumière po
une phrase de Cornelius Herz. Il a
M. Andrieux que Reinach et F
l'étaient venus trouver, chacun da
propre intérêt. Affolés tous deux éga
ils sollicitaient l'intervention d
Seulement Rouvier aurait eu u
grande force de caractère que le b
Reinach et il n'aurait pas poussé l
jusqu'à mettre fin à ses jours.

Quoi qu'il en soit, devant le
menaçant et ferme de Corneli
Rouvier, vieux cheval de bataill
sera pas en supplications. Il re

lui ; il ménage ses forces et verra venir. Peut-être espère-t-il encore que Loubet et Burdeau auront convaincu le Procureur général d'abandonner les poursuites.

Quant à Clemenceau, si au quitter de Cornelius il accompagne encore Reinach, c'est apparemment qu'il veut entraver de ses bons offices cet agonisant et empêcher qu'à la dernière heure il ne rue dans le brancard parlementaire. Mis en face de la fameuse liste, il serait capable de s'écrier : « Je l'avais confiée à M. Clemenceau! » Ah ! la mort de ce Reinach faciliterait bien des choses ; en attendant, il faut le convaincre par d'affectueux procédés que, si l'événement dépendait de Clemenceau, Herz et Constans plieraient.

Voilà d'une façon très plausible les idées que, pour rester conforme à soi-même, Clemenceau aurait dû remâcher dans le fiacre qui le menait, côte à côte avec le baron, de Cornelius chez Constans. Mais Clemenceau nie que la « liste Reinach » ait jamais passé entre ses mains; il nie qu'on ait parlé de cette liste chez Cornelius Herz; il affirme même l'avoir vue pour la première fois chez le juge d'instruction. (Ici l'erreur est certaine. On sait que M. Andrieux, quand il rapporta de Bournemouth la « liste Reinach », la soumit à M. Clemenceau. Et ce fait prouvé démontre que M. Clemenceau ne se croit pas obligé de témoigner contre soi-même.)

« Pendant tout le trajet, dit M. Clemen-
« ceau (de l'avenue Henri-Martin à la rue
« des Ecuries-d'Artois), M. de Reinach

un canapé, les talons étalés sur le parquet, loin de la tête, les yeux en l'air. « Autant « nous avons vu chez Herz un homme excité « et résistant, — a raconté Clemenceau, « — autant chez Constans je le vis détendu, « très affaissé. »

— Vous vous êtes mépris ou l'on vous a trompés, disait Constans. Je n'ai aucune action sur qui que ce soit dans les journaux qui vous attaquent ou qui attaquent en ce moment certains de mes collègues, et, par conséquent, je ne puis en aucune espèce de façon intervenir.

— Il faut arrêter cette polémique, répéta Reinach.

M. Constans dit à plusieurs reprises :

— C'est impossible, je ne sais pas... Je veux bien chercher... essayer... Ne comptez pas sur moi... Je ne réussirai pas... Je ne peux pas.

Dans les conversations où l'un demande une chose que l'autre refuse ou ne veut pas accorder, c'est toujours la même phrase qu'on échange deux ou trois fois. Les gens d'esprit net sentent bien alors dans l'accent d'un homme obsédé, dans le regard, qu'il n'y a pas à insister.

D'après Constans, Clemenceau se serait tourné vers Reinach et lui aurait dit :

— Vous voyez bien !

Constans veut indiquer par cette exclamation que Clemenceau avait dissuadé Reinach de cette démarche, qu'il en avait prévu l'inutilité. Mais ce « vous voyez bien ! » ne figure pas dans la déposition de Clemenceau. Clemenceau déclare, au contraire,

l avait admis une intervention utile de
stans.
einach se leva sans rien dire et se diri-
vers la porte. Cela seul est certain :
ıisérable baron de Reinach n'en pou-
plus.
. Constans, pour tous détails, nous dit
ment qu'il donna au banquier juif un
MM. Constans et Clemenceau se sont
ısantis avec complaisance sur ce petit
parce qu'il a quelque chose de pitto-
ue et qu'en divertissant l'attention il
ble en même temps un gage de la mi-
euse véracité des déposants. M. de
ıach avait oublié sa bourse, il pria
Constans de lui donner quelque mon-
pour régler le fiacre qui l'attendait.
emprunt peut avoir un sens si Reinach
marquer son impuissance à fournir la
on de six millions qu'exige Cornelius
:. Autrement il est inexplicable. En
, Reinach et Constans, au dire de ce
ier, se connaissaient fort peu. Et puis
lemenceau n'était-il pas désigné pour
un fiacre dont il venait de partager
ement ? Enfin, ce fiacre n'allait-il pas
ner le baron chez sa fille ou dans son
ıifique hôtel ?
Constans dépose qu'il a remis un écu
nseiller des finances françaises en lui
ıt :
Je puis bien prêter cinq francs à un
onnaire.
inach passa devant et descendit l'es-
r. Il semblait blessé de l'accueil. Cons-
qui fait cette remarque, dut ajouter à

part soi, en verrouillant sa porte : « Voilà « bien comme sont tous les tapeurs : celui-ci « me dérange de table et il part encore « irrité. » Mais M. Constans en a vu bien d'autres, c'est un gentilhomme indulgent. Il a déclaré à la Commission d'enquête : « Si j'avais vu à l'attitude de M. de Reinach « qu'il eût en tête de commettre cet acte « (se tuer), je ne suis pas dans l'intimité « de M. Joseph Reinach, mais je le con- « nais depuis quinze ans et, certainement, « je l'aurais averti. »

Reinach et Clemenceau descendirent l'escalier sans se parler. Sur le trottoir, dans cette nuit noire du mois des Morts, Reinach pria encore Clemenceau de l'accompagner. Celui-ci s'excusa : on l'attendait chez lui.

Nous ignorerons toujours avec quels éclats de récriminations, de menaces, M. Rouvier, puis M. Clemenceau, successivement, ont abandonné le malheureux, d'ailleurs peu recommandable, autour de qui ces deux énergiques amants de la vie flairaient une odeur de mort.

Voici comment M. Clemenceau résume ce dernier instant :

« M. Reinach m'a serré la main en mon- « tant en fiacre et m'a dit : — Je suis « perdu. — Je voyais un homme frappé à « mort, mais je ne savais pas pourquoi il « était perdu ; je l'ai quitté et je suis ren- « tré à pied chez moi. »

Ainsi Clemenceau et Rouvier, à les croire, avaient accompagné ce gros homme « par un sentiment de pitié », et ils l'aban-

donnent quand il ne dit plus : « C'est une question de vie ou de mort », mais tout au court : « C'est ma mort. » Ils l'abandonnent dans la rue à l'heure du jour la plus mauvaise conseillère. Clemenceau remonte de son pas sec et décidé, la canne en moulinet, vers la rue Clément-Marot. Paris retentit des journaux du soir et, entre tous, de cette *Cocarde* qui de rien monte brusquement à des tirages de 300.000. « Demandez la *Cocarde*, sa cinquième édition : le Panama à la Chambre. Les mensonges de Floquet. Les poursuites pour escroquerie contre le baron de Reinach. » Un tourbillon de colère et de badauderie, qui depuis un mois grossit, vient d'enlever tout ce qui traînait de soupçons et de petits faits pour en composer une trombe formidable, que nulle intrigue pour l'instant ne rompra, mais que l'on peut jeter sur quelque victime expiatoire.

Vers 8 heures, quand du fiacre payé par M. Constans le baron Reinach descendit chez son gendre et neveu Joseph Reinach, une pire atmosphère encore l'attendait autour de la table de famille. Il trouva dans son assiette le poulet envoyé vers 2 heures à Joseph Reinach par le Procureur général. Une scène terrible éclata entre les deux hommes. Les actionnaires de Panama, réunis en assemblée générale, n'eussent pas fait au baron plus de tapage que M. Joseph Reinach, qui, à toute volée, lui jetait son grand grief, non pas : « Vous avez déshonoré notre nom », mais « Vous me coûtez une ambassade ».

Vers 8 h. 1/2, Joseph s'interrompit pour téléphoner l'irrémédiable nouvelle à Rouvier. Il prévint aussi les plus importants des cent vingt-trois députés que le baron avait corrompus et dénoncés à Cornelius. L'intensité de ce cri d'alarme, véritable sauve-qui-peut ! « Le baron est impliqué ! » doit se mesurer sur l'affolement et d'après les résolutions qu'allait prendre cette famille Reinach; mais les figures de ces correspondants penchés sur le récepteur, hélas ! nous ne les verrons point. En ce temps-là, conséquence d'une surproduction de dramos, il y eut d'irréparables gaspillages de physionomies tragiques.

De tous côtés on s'avertissait, et de toutes parts venaient des nouvelles d'échec. Le parquet avait refusé de céder au président du Conseil. Vers 4 heures, en effet, M. Quesnay de Beaurepaire avait reçu le mot de Loubet l'invitant à suspendre l'action judiciaire et l'appelant place Beauvau. Cette lettre l'avait bouleversé ; elle ne contenait pas les seuls mots qui pussent rassurer le magistrat : « Je vous écris d'accord avec mon collègue de la Justice ». Il soupçonna un piège. Il n'avait plus que deux heures pour notifier les citations avant l'expiration de l'heure légale. Il s'avisa de réclamer plusieurs voitures où il installa ses huissiers munis de leurs copies et avec ordre de se tenir prêts devant la grille du ministère. Lui-même courut place Beauvau. M. Loubet n'était pas rentré. Il tarderait à peine quelques minutes, disait son chef de cabinet. A 6 heures, M. le

Procureur général fiévreux attendait toujours. L'heure légale était passée, les huissiers ne pouvaient plus instrumenter. A 6 h. 1/4, M. Loubet, flanqué de M. Burdeau, reçut M. Quesnay.

Les « graves nouvelles d'Italie » signifiaient-elles quelque machine combinée là-bas par Reinach, baron italien, dans sa fugue de Monte-Carlo ? Le Président du Conseil avoua qu'il les avait inventées pour arrêter le départ des citations :

— Ne convenait-il pas de réfléchir avant d'accomplir un acte irréparable ?

M. Loubet parlait avec embarras. Enfin, appuyé par M. Burdeau, il demanda s'il était nécessaire de comprendre dans la poursuite le beau-père de M. Joseph Reinach.

M. Quesnay de Beaurepaire distinguait nettement que ces gens, qui n'avaient pas pris sur eux de s'opposer aux poursuites, voulaient lui faire assumer des retards et des modifications. Ministres, ils n'osaient pas agir sur leur collègue, M. Ricard, et ils voulaient que lui, procureur, s'opposât à son chef. Il protesta avec véhémence.

M. Burdeau prit la parole :

— Vous ne pesez donc pas les conséquences de votre acte ? C'est la guerre des radicaux contre les amis de Gambetta, dictée par la haine et par l'ambition. Derrière Jacques de Reinach, on cherche Joseph. C'est notre vieux point de ralliement, le journal *La République Française*, qu'on s'est promis de noyer dans la boue. Par la blessure qu'on ouvre, le plus pur sang républicain coulera.

Le Procureur général répondit :

— C'est un vrai supplice que vous faites tous subir depuis un mois; s'il f aujourd'hui quitter la ligne droite, je donner ma démission.

M. Burdeau avait les larmes aux yeu serra silencieusement la main de M. Qu nay de Beaurepaire et sortit. Cepend que le Président du Conseil, épouvanté scandale que causerait dans les conjo tures la démission du Procureur géné donnait à celui-ci mille satisfactions mots, le ministre de la Marine cou prévenir les Reinachs.

Il leur dit l'inutilité du suprême ef tenté dans le cabinet de la place Beauv Le plus audacieux des subterfuges n'av pu que reculer jusqu'au lundi les citatio L'heure arrivait des suprêmes arran ments.

Au terme de cette journée où le g baron a trouvé toutes les issues closes cercle se resserre jusqu'à lui mettre d mains d'étrangleurs autour du cou. complices, qui d'abord pensaient s'éva du péril avec lui, travaillent à l'y mur Depuis quelque temps un gêneur, il devenu pire qu'un suspect. Aussi peut- le tenir pour un cadavre en train de faire. *Jam fœtet.* Ils piétinent de hâte po l'ensevelir.

Que fit ce paria de ces dernières heur Ainsi qu'il arrive quand on suit une chas nous découvrons des traces, nous ente dons les chiens, mais la bête, nous l'ap cevons par rares intervalles. On dit l'av

'ers 11 heures dans un petit entresol, deux sœurs qu'il entretenait. Ail- qu'auprès de ces filles, pouvait-il trou- lésormais un coin pour souffler ?
ins amis, sans horizon, sans dignité ieure, plus triste qu'un chien perdu ourtant incapable de nous émouvoir, ulpé rentra chez lui vers 2 heures natin et demanda du café. Il but aussi icoup d'eau. Au terme de ce terrible er, c'est le gibier dans la mare.
ul doute qu'à cette extrémité et quand t sa suprême méditation : « La vie -elle la peine d'être vécue? » le baron Reinach ne se comprit comme une ime expiatoire. Les administrateurs qui laient rejeter sur les parlementaires la licte publique; les parlementaires enra- d'être trahis ; Cornelius décidé à tout er ou à faire de l'or ; le gouvernement ne pouvait pourtant pas poursuivre cinquante députés, sénateurs et grands tionnaires ; la Justice qui ne voyait que la mort pour arrêter un procès idaleux ; sa famille enfin, tout chassait ialheureux dans les résolutions extrê- . Ainsi Israël jadis poussait au désert ouc chargé des malédictions qu'il fal- détourner de dessus le peuple.
ien ne fausse plus la réalité que d'y loir trouver des types absolus et com- s. Frivole et grossier, ce jouisseur cyni- , ce porc du boulevard, ce Jacques de nach a tout de même des entrailles naines, familiales. De longs siècles de o le formèrent. Et puisque Joseph,

sous sa redingote de la Conférence M
cache les obstinations d'un prophète d'Is
j'admets que ce baron se sacrifia co
un patriarche pour sa tribu. Pour
n'eût-il pas ressenti des sortes de rem
Il est très possible qu'il ait été si
père que de ne pouvoir supporter le
qu'il allait causer à son gendre.

... Le valet de chambre, Jean Kerm
a raconté que, le lendemain dimar
quand il voulut entrer dans la chamb
son maître, il trouva « un membre
famille » qui lui dit :

— Ce n'est pas la peine : le baron
est mort.

A la même heure, Hébrard courait
Cornelius Herz et lui criait :

— Reinach s'est empoisonné.

Cornelius demanda :

— Et les papiers?

Hébrard répondit :

— Depuis six heures, Joseph brûle.

Cornelius se rendit aussitôt chez son
cat, Andrieux. Dans la matinée, Andı
chercha Ducret à Neuilly. On le ren
aux bureaux de la *Cocarde*. Sans pr
bule, il proposa au journaliste une «
piration ».

— Cela nous a mal réussi au temp
boulangisme, observa Ducret. Néanm
conspirer avec vous ne peut être qu'i
ressant.

Andrieux parla d'argent, puis il c
nua :

— Vous paraissez savoir beaucoup
choses, j'en connais aussi d'intéressar

utre, je vous apporte de précieux con-
s que vous ne soupçonnez pas. Il faut
:her avec Cornelius Herz, et non con-
ıi; il faut s'accorder avec Clemenceau.
› *Temps* imprima le soir même que le
n de Reinach était mort d'une conges-
cérébrale. C'est une version que, le
lécembre, Rouvier essayera encore de
ıtenir : « Le dimanche matin, dit-il,
and j'ai su par une communication de
. Joseph Reinach que le baron était
ɔrt dans la nuit, je me suis rendu chez
. Joseph Reinach qui m'a dit que son
au-père était mort d'une congestion
rébrale. Je lui ai demandé : — Est-ce
en d'une congestion cérébrale? — Il
'a répondu: — Oui. Le médecin l'a dit.
əs esprits malveillants pourront préten-
e qu'il est mort empoisonné, mais le
śdecin affirme et nous tenons qu'il est
ɔrt d'une congestion cérébrale. »
a voit le regard, on entend le ton de
deux hommes forts.
əpendant, M. Quesnay de Beaurepaire
dait d'urgence à son domicile les huis-
, et, comme la mort éteint toute pour-
›, il faisait recopier les citations en
›rimant ce qui avait trait au baron de
ıach.
əs exploits ainsi allégés furent notifiés
ndi matin 21 novembre.

V

L'ACCUSATEUR

(21 novembre 1892).

Cette mort du baron de Reinach
sieurs personnes l'annonçaient dans
quelques heures avant qu'elle fût a
plie.

Le samedi soir 19 novembre, tand
Reinach gravissait l'escalier de M.
tans, Jules Delahaye, député de Ch
dans son cabinet, travaillait à son int
lation sur l'affaire de Panama, depuis
temps remise, mais enfin fixée au
Delahaye, comme beaucoup d'ora
rédige tout au long ses discours, pu
tribune, sans réclamer de sa mémoi
texte, il parle selon les conjonctures, n'
obtenu de cette préparation écrite q
plus sûre maîtrise. Il relisait donc ses
lets. A trois reprises déjà, il avait
devant la Chambre la question du Pa
il songeait que cette fois il n'était pas
documenté que les précédentes, et si
de caractère, si désireux de frappe
pour sa gloire et par haine des parle
taires, il se désolait de n'apporter e
que des allusions et des précautions.
à cette minute que deux hommes poli
lui firent passer leurs noms qu'il a p
de taire. L'un, ami ancien et éprouvé
tre, personnage considérable et mêlé

tes les intrigues du gouvernement. Ils lui racontèrent dans leurs grandes lignes les plus secrets événements du jour.

— Reinach, conclurent-ils, va disparaître ou mourir. Son désespoir, sa résolution bouleverseront tout. Plus de précautions, nous entrons en plein drame.

Ils mirent alors à nu devant Delahaye le rôle du baron de Reinach et de son principal agent Arton. Ils énumérèrent cent cinquante députés, sénateurs et grands fonctionnaires à qui avaient été distribués en cent soixante-douze chèques,3 millions. Ils lui révélèrent que Barbe, ancien ministre, avait exigé 400.000 francs ; que Sans-Leroy, député, faisant partie de la commission chargée d'examiner, en 1886, le projet relatif aux valeurs à lot, en avait assuré l'adoption moyennant 200.000 francs ; qu'on avait dû donner 200.000 francs pour acheter le *Télégraphe* qui ne valait pas 20 francs, parce que M. de Freycinet s'intéressait à ce journal ; que le gouvernement avait réclamé 500.000 francs pour l'acquisition d'un grand journal à l'étranger ; que 300.000 francs avaient été remis à M. Floquet, ministre de l'Intérieur, pour des journaux qu'il favorisait.

Et passant à l'objet même de leur mission :

— Il s'agit, dirent-ils, de demander à la Chambre une commission d'enquête sur tous ces crimes. Aurez-vous cette hardiesse ?

Delahaye comprit qu'il causait avec des envoyés. Les administrateurs du Panama

voulaient dériver la colère publique sur les parlementaires.

— Quelles armes, répondit-il, mettrez-vous dans mes mains ? Où sont les preuves ?

Le temps manquait pour se procurer les papiers logés en lieux sûrs. Mais pour l'instant il ne s'agissait pas de prouver ; il fallait dénoncer et réclamer une enquête. De l'enquête surgiraient toutes preuves... Et le personnage politique citait des traits de l'histoire, propres à exciter l'émulation, le dévouement de Delahaye.

— Reculez, ajoutait-il, craignez de vous perdre, et c'est le pays qui se perdra. Vous pouvez libérer la France. A cette heure, je l'avoue, vous devez choisir entre une faiblesse et une témérité... Eh bien ! votre ami qui me connaît vous répond de moi. Allez-y ! demandez, exigez, obtenez une commission d'enquête : devant elle, je vous le jure, Lesseps et Cottu viendront parler.

Delahaye vit bien que les administrateurs voulaient un instrument. Mais il se sentit assez fort pour négliger leurs mobiles et ne considérer que sa cause. Il se répéta que l'occasion doit être la maîtresse des hommes. Et cette occasion lui paraissait « providentielle ». Il était sûr de son ami, et mentalement il disait à l'autre : « Toi, tu « marcheras, parce que tu parles devant un « tiers. » Il pensait encore : « Les calculs « de ces deux hommes me sont indifférents « je prends en moi-même mes motifs de me « décider. Ils ne me donnent pas un dossier

« sur quoi m'appuyer: eh bien ! je m'appuie-
« rai sur l'amitié de celui-ci et sur l'intérêt
« de celui-là. Tous deux savent qu'avant
« de me casser les reins, je saurais les cas-
« ser à qui m'aurait trompé. » Le péril et l'honneur tentaient cet homme de quarante et un ans. Etre un jour, dans un grand pays, corps à corps, devant tous, à soi seul, l'opposition ! Ne rien dire à personne, aller de l'avant, et puis, à la grâce de Dieu !

Il accepta.

En s'adressant à Delahaye, ces deux émissaires étaient bien renseignés.

Déjà connu des professionnels comme l'âpre directeur du *Journal d'Indre-et-Loire*, Jules Delahaye avait émergé à la grande publicité lors du discours de Tours dont il avait discuté les termes avec Naquet. Elu sous le patronage du général Boulanger, il était en 1892 des cinq ou six revisionnistes qui siégeaient à droite, reliés par de puissants souvenirs et par des haines communes, plus puissantes encore, aux parias qui siégeaient sur « quelques bancs à l'extrémité gauche de la salle ». Portés dans cette hambre par la tempête de 1889, ces boungistes, battus de tous les outrages, enetenaient à peine dans la masse de leurs llègues quelques relations de courtoisie. ılle solidarité, aucunes affinités. En 1890, r un discours romantique de ce pauvre dier de Montjau, en dépit d'une défense nirable de dialectique et de sobriété, ahaye fut invalidé. « Je l'invalide, parce boulangiste », s'écriait ce tribun de ›drame. « Bien rugi, vieux lion ! » pen-

sèrent les amateurs, mais ils dirent de D
haye : « Voilà un homme qui serait heur
de se venger. » Cette position boulang
explique que Delahaye accepta la tâ
d'accusateur. Certes, de vie simple,
milieu provincial, avec de fortes conv
tions, il était naturellement capable
s'échauffer contre le système. Mais il n
point d'honnêteté ni de courage qui ti
nent : un député d'une autre formation
la boulangiste n'aurait pas eu l'indép
dance de décimer le Parlement.

Ce soir de novembre, dans son mod
appartement, Delahaye comprit qu'il
tenait, le bon plat de vengeance qui
mange froid. Il se mit sur l'instant
travail ; il récrivit d'un bout à l'autre
discours et se décida pour l'affirmation
solue des faits qu'on venait de lui expo
sans preuves, car, se disait-il, je dois fr
per si fort qu'ils perdent la tête et qu'
traînés par la fureur, dans une sorte
défi, ils m'acccordent l'enquête.

Tout le dimanche, il s'enferma avec
fortes phrases qu'il forgeait, essayait, ren
tait encore sur l'enclume pour qu'elles
lui manquassent pas dans la bataille.

Du dimanche au lundi, ce journaliste p
vincial, de qui l'histoire allait accueilli
collaboration, ne dormit pas. Il se mon
dans la solitude à la hauteur de son r
Ceux qui sentent la peur, je les dis les b
ves les plus beaux, car la grande bravou
c'est de la peur examinée et matée.

La figure de Jules Delahaye parlait, cr
ses résolutions quand, le lundi 21 nov

sèrent les amateurs, mais ils dirent de Delahaye : « Voilà un homme qui serait heureux de se venger. » Cette position boulangiste explique que Delahaye accepta la tâche d'accusateur. Certes, de vie simple, de milieu provincial, avec de fortes convictions, il était naturellement capable de s'échauffer contre le système. Mais il n'y a point d'honnêteté ni de courage qui tiennent : un député d'une autre formation que la boulangiste n'aurait pas eu l'indépendance de décimer le Parlement.

Ce soir de novembre, dans son modeste appartement, Delahaye comprit qu'il le tenait, le bon plat de vengeance qui se mange froid. Il se mit sur l'instant au travail ; il récrivit d'un bout à l'autre son discours et se décida pour l'affirmation absolue des faits qu'on venait de lui exposer sans preuves, car, se disait-il, je dois frapper si fort qu'ils perdent la tête et qu'entraînés par la fureur, dans une sorte de défi, ils m'acccordent l'enquête.

Tout le dimanche, il s'enferma avec ses fortes phrases qu'il forgeait, essayait, remettait encore sur l'enclume pour qu'elles ne lui manquassent pas dans la bataille.

Du dimanche au lundi, ce journaliste provincial, de qui l'histoire allait accueillir la collaboration, ne dormit pas. Il se montait dans la solitude à la hauteur de son rôle. Ceux qui sentent la peur, je les dis les braves les plus beaux, car la grande bravoure, c'est de la peur examinée et matée.

La figure de Jules Delahaye parlait, criait ses résolutions quand, le lundi 21 novem-

bre, traversant la salle des Pas-Perdus, avec sa serviette sous le bras et d'un pas élastique, il arrêta Sturel pour lui dire :

— Du nouveau ! du nouveau ! Montez dans les tribunes, trouvez une place coûte que coûte: il va tomber une terrible bombe.

Des mots analogues mettaient la fièvre dans les couloirs qui se vidèrent. A 5 heures, on crut entendre les trois coups au rideau pour l'ouverture d'un drame que tout le monde annonçait sans connaître les collaborateurs ni le scenario. Sturel se jeta dans la tribune des anciens députés. Les élus se pressèrent à leurs bancs. Quelques-uns avaient bu pour mieux soutenir le choc.

Cette inoubliable séance, la « Journée de l'Accusateur », se passa en pleine lumière ; elle fait contraste avec l'obscure « Journée du baron de Reinach, » qui fut la mort de Polonius: un rat qu'on tue derrière le rideau.

Les hommes de service, pour mieux voir leurs maîtres dans la honte, augmentèrent la puissance du plafond lumineux quand Jules Delahaye gravit la tribune. Il était blême, avec ses lèvres retroussées qui laissaient voir par éclairs le luisant des dents comme des crocs. De la façon dont il débuta : « J'apporte ici mon honneur ou le vôtre », chacun comprit, comme sur le terrain, quand le directeur du combat dit : « Allez », que c'était l'instant de lutter sans ménagement ni distraction.

Sur les bancs étroits et serrés, les parlementaires avertissaient déjà de la bagarre

ure ». Non point une haine sombr
ante, mais quelque chose d'âp
oyeux, comme d'un lutteur qui ne
i accorde de pitié !

— Je vous apporte, disait-il, m
affaire Wilson. Celle-là n'était q
udence d'un homme. Panama

qui jeta le véridique Mariotte en prison. Phrase par phrase, ils commencèrent de hacher l'orateur.

— Les noms ! les noms ! criait-on sur les bancs.

Mais de l'extrémité gauche de la salle, Déroulède debout lança :

— Je suis avec Delahaye qui réclame la justice et la vérité.

Et, des galeries publiques, tous les visages penchés sur cette cuve disaient : « Nous aussi. »

Le discours que Delahaye avait écrit, avec ses amples développements, offrait trop de prise au vent dans cette tempête. Brusquement il se resserra, put d'autant mieux filer vers son but.

— Pour émettre des valeurs à lots, il fallait une loi ! Un homme intervint qui n'est plus de ce monde depuis hier... Il se fit fort d'obtenir la loi par la toute-puissance de ses relations politiques et par la corruption. Il demanda 5 millions qui lui parurent d'abord suffisants pour acheter les consciences à vendre du Parlement.

— Les noms ! les noms !

— L'enquête vous les donnera... Ce mort récent connaissait jusqu'au chiffre des dettes des députés. Il tarifa chacun selon son importance politique. Il remit à son homme de confiance, un nommé Arton, qui depuis a passé la frontière, un carnet de chèques pour qu'il « fît le nécessaire ». Telle fut l'expression convenue.

— Les noms ! Les noms !

— Votez l'enquête...

du Panama pour qu'ils enflasse
de la corruption.

« Un jour ce fut l'élection
fallait 100.000 francs pour
100.000 francs pour un au
100.000 francs pour les frais

.e fois le chèque fut endossé par un
on de bureau. »
· Les noms ! Les noms !
agnifique jeu de scène ! Delahaye
ıtenant désignait du doigt les concus-
naires. Oui, son doigt, que six cents
ementaires suivaient, cherchait sur
s bancs les criminels épars. Au pied de
ibune, au banc ministériel, il voyait
'cinet de qui les yeux ne le quittaient
Celui-là, confident avec Clemenceau
.anc du secret de Cornelius, par sa
ité et son à bout d'haleine, fit mieux
ucune fureur de la Chambre sentir à
ıhaye quels mystères il effleurait. C'est
vier qui montra la plus riche nature.
regard, sa bouche, son front, tout
gés d'aveux insolents, défiaient, tu-
ient l'Accusateur : « Continue, redou-
et puis quoi ? » Quant à Loubet, au
de cette séance où il agit sensiblement
etit bonheur, chacun lui reconnut l'air
niais éperdu.
ıl tableau ne peut restituer cette pan-
.me tragique de l'Accusateur, menant
les regards aux quatre coins de la
mbre ; et la plus savante excitation à
ıine, pas même le bruit des fusils qu'on
e, ne vous remuerait aussi profondé-
t que fit, en cette séance, le timbre
ux de ce cri : « Les noms ! Les noms ! »
féré par une centaine de simples co-
.s contraints à réclamer une preuve
s tremblaient qu'Arton ou Reinach
ent vendue.

la Compagnie pour 200,000
méconnut d'abord sa valeur r
refusa. Ce député se mit à la têt
dicat qui, escomptant le procha
la loi, joua à la baisse avec la pa
d'un banquier. Celui-ci avait

çut les 200,000 francs. Le projet fut té dans la commission par six voix ·e cinq. Mais le concussionnaire avait é de prévenir son ami le banquier qui nuait à vendre, à vendre toujours. Les , du Panama atteignirent d'un bond à ours extrêmes : le banquier fut ruiné... ·anquier, vous le connaissez tous, — .uait Delahaye, en se tournant vers enet, fameux pour ses relations avec nquier Jacques Meyer.

long récit n'alla point tout d'un Les cinq cents voix commençaient ıbmerger cette voix. Elle ne réappa- t plus qu'à de longs intervalles, ne un roc que couvre, découvre, puis ıvre le flot. Une phrase! un mot! où l'on distinguait combien la volonté homme vaut plus que les colères ı foule. Ce qui fait une force, ce n'est ıeulement l'intensité, c'est encore la tion. Une seule personne qui sait ce le veut, où elle va, brise le désordre inq cents énergumènes. Même leur ıérence soutient, électrise l'homme e ramasse dans son unité morale. Les uses sottises qui, de tous les bancs, llaient Delahaye, marquaient d'autant x sa logique. « Je suis un calomnia- ' Eh bien! votez l'enquête qui me ındra. » Visiblement toutefois il n'al- lus pouvoir placer un son. Et d'être :t à une attitude passive, — par la brutale, qu'importe! — cela le di- it, pouvait le détruire devant les rs de l'*Officiel*. Il glissait de sa ma-

ressaisir! Mais pouvait-il d
on fuit? Dans cet embarr
croyait le percer, lui fourn
— Messieurs, reprenait
transports de la Chambre
veuillez faire sil

terrompt. Au bout d'une minute, la curiosité, plus forte qu'aucune tactique chez les spectateurs d'un tel drame, baisse les cris assez pour que l'on entende :

— ... vous ne soyez pas le premier à vous joindre à ma demande d'enquête.

Alors, perdant la tête, le vaniteux président — qui bientôt mourra de telles scènes — déclara :

— Je me tiens pour nommé et je voterai l'enquête.

Son coup porté, Delahaye, comme le toréador s'écarte du taureau blessé qui mugit, avait rejoint sa place.

C'est dans de pareilles circonstances qu'on voit quels inconvénients entraînerait l'éligibilité des femmes : les huissiers ne suffiraient point à délacer les corsets de nos belles et furieuses élues.

Deux jours plus tard, au cours d'une séance analogue, Brisson occupant la tribune, un honorable député tomba d'une crise épileptiforme et se prit à aboyer. Lamartine, dans son *Histoire des Girondins*, eût transposé cet incident pour renforcer le dramatique de cette « Journée de l'Accusateur » qui présenta les caractères d'une descente de police dans un bouge. Cet anachronisme ne fausserait pas l'aspect de cet après-midi où bien peu de représentants dominaient leurs nerfs. Deux de ces messieurs pleuraient. L'honorable M. Boissy d'Anglas faisait le jaguar et ses longs cris rauques affolaient la salle tandis que, courbé sur son banc, il cherchait parmi ses collègues de droite une proie où

onvulsions de la terreur.

A le voir, cette Chambre eml
it un insupportable malaise
dversaires se turent, comme, ap
evant le cadavre.

VI

LE CADAVRE BAFOUILLE

> Que l'enquête ait paru nécessaire, tout le monde l'admet, maïs du moment que l'enquête fut décidée, comment la majorité républicaine n'a-t-elle pas compris qu'il était de son intérêt, de son devoir, d'en garder la souveraine direction, d'accord avec le gouvernement et la justice du pays ?
>
> (*Le Temps*, décembre 1892)

Le baron Jacques de Reinach rappelle ces gros rats qui, ayant gobé la boulette, s'en vont mourir derrière une boiserie d'où leur cadavre irrité empoisonne ses empoisonneurs. Il faut quasi démolir la maison. C'est à quoi soudain s'employèrent avec rage les Français.

On apprit d'abord que le baron, s'il n'était pas mort dans la nuit du samedi au dimanche, aurait été touché le lundi par une citation à comparaître. Puis on s'étonna que les scellés ne fussent pas posés sur ses papiers. Bientôt ces vérités enflèrent : le peuple répugne toujours à admettre la mort naturelle des grands personnages. Les uns dirent : « Le baron est en fuite ; dans son cercueil on ne trouvera que des cailloux. » D'autres crurent à un assassinat. « Ne voyez-vous pas que pour

se couvrir il allait dénoncer des hommes politiques? Ils l'ont empoisonné. Ces mœurs vous surprennent ? Mais ce Reinach lui-même a tenté jadis d'empoisonner Cornelius Herz. Et ce Herz, pourquoi vient-il de filer en Angleterre ? » Ces rumeurs se mêlaient pour faire un grand cri de défiance contre les parlementaires : « Entre eux tous, il y a un cadavre ! »

Ce cadavre, on le cherchait, on le sentait, on le nommait. Comme au théâtre, quand l'entr'acte se prolonge, la France tapait des pieds, réclamait « le Baron ! le Baron ! » On exigeait que Reinach sortît de sa fosse et de ses cartonniers.

Vu les circonstances, et puisqu'il restait une fille mineure, on ne s'explique point que les scellés n'aient pas été posés d'office aux divers domiciles du défunt. C'est le 20 novembre au matin que Joseph brûlait des papiers près du cadavre (où l'on trouva vide la chemise des lettres d'Arton), et c'est le 23 seulement qu'à la requête de M. Imbert, nommé administrateur de la succession, les scellés furent posés au 20 de la rue Murillo, à la banque Propper (ancienne maison Kohn-Reinach), au siège social de la Compagnie des Chemins de fer du Sud, et enfin au château de Nivilliers. Encore, chez M. Propper, certain bureau ne reçut-il les scellés que le 24.

Le 28 novembre, M. de la Ferronnays monta à la tribune ;

— « On affirme, dit-il aux ministres, que « le samedi 18 novembre, dans une réu-

« nion, vous avez décidé de comprendre « dans les poursuites exercées à l'occasion « des détournements de Panama M. Jacques « de Reinach. On assure qu'un mandat fut « signé le soir même qui, vu l'heure avan- « cée, ne put être présenté, et, le lende- « main étant un jour férié, la remise en « fut ajournée au lundi matin. Or diman- « che, le baron Jacques de Reinach était « trouvé mort dans son lit. Immédiatement « les bruits les plus contradictoires circu- « laient... Mort naturelle, rupture d'ané- « vrisme, congestion cérébrale? Bientôt le « bruit courait d'un suicide. On a même « précisé, par de l'aconitine, dont on « aurait trouvé une bouteille sur une table, « près de son lit. Enfin on a prétendu « qu'un assassinat avait été commis. Dans « l'état où sont les esprits, ils ne se con- « tentent pas de déclarations vagues, il « leur faut la preuve matérielle. Un seul « acte peut la fournir : c'est une ordon- « nance de procéder à l'exhumation et « ensuite à l'autopsie du cadavre, s'il y en « a un. »

M. Ricard commença de lire un certificat médical de congestion cérébrale. Les médecins, nombreux à la Chambre, ricanèrent de ce confrère qui osait affirmer sans autopsie. L'occasion parut bonne aux vindicatifs parlementaires de jeter bas ce pelé, ce galeux de Ricard. En vain M. Jumel criait-il éloquemment à ses collègues : « Vous voulez donc assassiner un cadavre ! ». Le ministère tomba sur son refus de procéder à l'exhumation.

e panamisme plusieurs de ses m
lle vivait dans l'épouvante de sa
orce. Ses potins tuaient ; elle éta
able de les contenir. A chaque
a porte s'ouvrait, il semblait qu'u
e vent fît voltiger de son tapis

quette, quand Deibler monte les châssis de la guillotine, manifestait avec indécence sa cruelle curiosité. Heure par heure, les journaux versaient dans la rue des apologétiques ou des diffamations, fragments nullement sincères des dépositions entendues. De ce fumier montaient la fièvre et la mort.

« Chéquard ! » c'est le mot qu'invente ce novembre 1892. Si l'Académie française dédaigne de le recueillir dans son dictionnaire, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres le déchiffrera imprimé au fer rouge sur de la chair humaine. Une poignée d'antiparlementaires, les Delahaye, les Drumont, les Andrieux, les Déroulède, pareils aux « marqueurs » qui traquent le bétail dans la Camargue, poursuivaient cent cinquante députés et sénateurs. Clemenceau, dans cette première période, faisait à la fois le chasseur et le gibier. Avec un tapage effroyable et mille péripéties pittoresques ou tragiques, cette chasse exaltante passait à la tribune, dans le bureau de la Commission d'enquête, à travers les couloirs. On crut à certains jours qu'elle descendrait dans la rue.

Ce fut d'abord Delahaye que la Commission entendit (25 novembre). Sa déposition, ou mieux sa leçon d'ouverture, présente un modèle de cette logique qui, peu à peu, nous étreint jusqu'à l'angoisse dans les constructions littéraires d'Edgar Poë. Le député de Chinon commanda froidement à la Commission d'enquête une longue suite de démarches minutieuses et mystérieuses

Antonin Proust pouvait choi
un silence méprisant et une pro
indignée. Il adopta la tactique p
par Baïhaut ; il flétrit la « calomnie
dans une lettre que M. Floquet lut
le 24 novembre. « Pour mon honne
« l'honneur du Parlement, je vou

ɜ en relation avec tout ce qui compte
France et à l'étranger parmi les artis-
qui ont un nom. Je n'ai jamais ac-
té d'aucun d'eux, sous forme de pré-
t, une œuvre quelconque. » Puisqu'on
ıé qu'il a touché son pot-de-vin à
, il sollicite avec instance, qu'on
e des télégrammes à tous les banquiers,
ocureur de la République, au prési-
du Tribunal de cette ville. Enfin, il
te un procès à la *Libre Parole*.

le sénateur Béral, préfère une manière
humble. Pour caractériser la mise en
de ces deux honorables, on dira :
ɜt, c'est un cornélien, mais Béral se
te au vieux génie des farces. Ce bril-
olytechnicien, cet éminent sénateur,
ıtes les questions fait : « Bè ! Bè ! »
ɑilieu de hoquets affreux, il balbutie :
ɜ voulez-vous que je vous réponde ?...
sez votre accusation », et se reprend
ɹrer. — « Mais niez donc au moins »
iait toute la Commission étranglée de
On comprit dans la suite que le vieux
ı entendait composer ses moyens de
ıse sur les moyens de l'accusation. Il
servait une dénégation ferme ou quel-
abulation. « Bè ! Bè ! » c'est le coup
garement par excès d'émotion ; bien
u des juges d'instruction, il prend tou-
ɪ sur les novices.

ıaque jour, à ce beau feuilleton, la Com-
ion d'enquête ajoutait un chapitre
ıtionnel. Le 26 novembre, MM. le Pro-
de Launay et de Lamarzelle expliquent
ıantages variés dont se plaint M. Char-

les de Lesseps. Le 28, M. le consei
instructeur Prinet affirme qu'au vu
pièces les sommes touchées par le ba
de Reinach s'élèvent à 9 millions envi
Le 29, Georges Laguerre dépose tenir d
ton que celui-ci, lors de l'élection du N
a versé au gouvernement 300.000 fra
sur les fonds de la compagnie du Pana
Le 29 encore, M. Kohn avoue qu'A
a touché de la banque Kohn, sur le con
personnel du baron de Reinach, 1 mill
par petites sommes de 5.000 à 17.000 fr
pendant le premier semestre de l'année 1
et précisément à l'époque où l'on ache
les parlementaires. Le 30, M. Thier
banquier, prodigue les lumières. Il ré
qu'avec l'argent de Panama, les 17, 1
19 juillet 1888, M. Reinach a distri
4,390,475 francs en vingt-six chèques
porteur. Il est « navré de tenir invol
tairement le secret de tiers » ; ce lui se
« infiniment pénible de les trahir par
imprudence quelconque », toutefois il
faire sa déclaration : « Les chèques pa
« par la Banque de France nous ont
« rendus comme d'usage et ils sont res
« dans nos archives de caisse. » M. Thi
rée ne pourrait s'en dessaisir, — il
déclare spontanément — qu'aux mains
la justice ordinaire.

Elle émerge, la vérité ! Pour la teni
suffit que la Justice désire ces chèques
comment se dispenserait-elle de les d
rer? Au reste, quand on rejetterait du sa
sur ce lambeau déterré du mort, voici
par ailleurs le cadavre bouillonne.

ımont à Sainte-Pélagie s'inquiète de
ıce de Proust qui poursuit la *Libre*
e et qui sommera qu'on fournisse une
e. Toute une campagne entreprise
un papier, et qui pourtant entraîne
ınce, peut échouer dans une reten-
te condamnation. Andrieux, qui em-
a tout le monde dans cette affaire en
ettant des dossiers magnifiques, souf-
Londres auprès de Cornelius le sup-
de Tantale ; il considère des mon-
de documents par lesquels sa haine
e le syndicat opportuniste serait assou-
mais à chaque fois qu'il avance les
, Cornelius ferme ses tiroirs. Les
ıistrateurs de Panama ajournent le
ıt Delahaye. Où trouver la preuve
saire?

soir, dans les bureaux de la *Libre*
e, un personnage parvient jusqu'au
aire de la rédaction. Il est de taille
ıne, bien pris, d'allure bourgeoise,
avec la moustache fine et noire.

Monsieur, dit-il, M. Antonin Proust
ntente un procès en diffamation. Je
ıpporte une pièce qui vous assurera
le cause devant les pires juges.

end une feuille de papier jauni.

C'est, continue-t-il, une feuille arra-
u copie de lettres du baron de Rei-
Ces deux déchirures proviennent des
es qui attachent le bloc. Levez le gaz
tez la feuille devant la lumière.

secrétaire lut une lettre du baron de
ch qui annonçait à M. Proust l'envoi
le obligations.

— A combien l'estimez-vous, vo
papier ?

— Je ne le vends pas, je vous le don

— Puis-je savoir si c'est vous qui a
détaché cette lettre ?

— Ne m'interrogez pas.

— Au moins, me laisserez-vous vo
nom et votre adresse, à telle fin de m
surer que le document est authentique

— Voici ma carte... D'ailleurs je p
sède d'autres bibelots,... une liste de c
quards notamment.

Là-dessus il salue et sort.

L'excellence du document apparu
2 décembre, quand la *Libre Parole* le
blia autographié et que Proust tout déco
les traits bouffis, se renonçant soi-mê
s'en vint à la Chambre, non point f
bonne figure, il n'y songeait plus, mais
libérer d'une réplique quelconque avec
journalistes de son monde. Ce fut la
meuse déposition dite « de Copenhagu

— «... Je passe le mois de juin (188
« Copenhague à la tête de la mission f
« çaise qui y a été appelée par M. Y
« burs. M. Yaroburs a offert aux mem
« du comité de les défrayer des dépe
« du voyage. La plupart acceptent. Je
« fuse. Mais je me trouve dans la né
« sité de faire sur mes ressources pers
« nelles des dépenses fort élevées,
« suite des exigences de réception et
« représentation. Pendant mon absenc
« syndicat de garantie de l'émission
« obligations de Panama se forme.
« sonne ne songe à m'y réserver une p

ɪs absents ayant toujours tort. Je re- iens à la fin de juin. Mes amis, sur le ècit que je fais de mon voyage et des ais qu'entraînent les situations honorifiques, m'offrent spontanément de me chercher une participation dans l'émission des obligations de Panama. M. de einach seul détient une part importante ces obligations. Il me propose de me ɪder une participation de 2,500 obligations, moyennant un versement, contre n reçu de lui, de 6,250 francs. Dans la conde quinzaine de juillet, il m'informe ɪe le bénéfice réalisé est de 13,750 francs il remet en échange de son reçu un ièque de 20.000 francs sur la Banque France, comprenant le bénéfice et le ɪrsement préalable effectué entre ses ains... »

uel était donc cet inconnu qui venait auver la *Libre Parole* ? Deux fois en le secrétaire de la rédaction le cherà son domicile ; sur une troisième ten- e, on dit l'homme en voyage. Avait-il ɔar vengeance personnelle ? Voulait-il lre des papiers et lançait-il cet échan- ı pour forcer les hésitations des ache- ɪ ? Ce pouvait être encore un avertissɪnt des administrateurs de Panama. On plutôt entrevoir un sauveur qui se imposer aux parlementaires et qui « Voyez à quelles extrémités vous ici acculés ; moi seul, si l'on m'appelle la présidence du Conseil, je vous délierai de Panama, comme en 1889 je us délivrai de Boulanger. »

L'effet fut immense. Quoi ! Drumont, Delahaye, Andrieux possédaient des armes ! À cette chute de Proust, cent cinquante députés trébuchèrent.

Crut on dans le monde officiel affolé que tous les autres papiers allaient suivre, et voulut-on prendre les devants ? Le 3 décembre, M. Clément traverse les couloirs du Palais-Bourbon tout frémissants de cette longue crise ministérielle qui double la crise panamiste. Il pénètre dans la Commission d'enquête.

— J'ai l'honneur, messieurs, de vous apporter les vingt-six chèques que vous réclamez.

Tous ces messieurs en émoi s'accordent à penser qu'en donnant un tel ordre de saisie à M. Clément, le *Préfet* de police donne un grand témoignage d'amitié à M. Constans. M. Clément, cette « personnalité bien parisienne », demeure debout, déférent et impassible. Depuis quarante ans qu'il perquisitionne et qu'il arrête pour le compte des divers régimes, nulle vicissitude des puissants ne l'étonne. Avec cette vertu qui le détermine, dès qu'il y a un ordre, à ne plus connaître que pour les empoigner au collet les hauts personnages qu'il entourait la veille des égards protocolaires ; avec son épaisse moustache blanche en brosse, avec ses yeux durs abrités sous de gros sourcils noirs, avec sa voix grossière, avec sa politesse raide, avec son allure rogue toute prête à devenir l'épouvantable brutalité du policier qui crie :

ɔns ! hop ! à Mazas ! » c'est une *Ter-* cet homme-là.

sson compte les chèques longuement, l dit :

Monsieur Clément, je vous rappelle ɾous êtes lié par le secret.

l'autre, qu'une longue expérience .re à discerner derrière tous les plas- les drames secrets de la peur, de la ꞉ance, tous les bas intérêts, de répon- ɜspectueusement :

Vous n'avez pas besoin, monsieur le lent, de me faire une pareille recom- ation. Je suis toujours lié par le se- ɔrofessionnel et ce n'est pas moi qui hirai aujourd'hui.

ɜlques minutes après, tous les cou- ꞉avaient les « chéquards » : Cornelius pour 2 millions, Léon Renault pour) francs, Albert Grévy pour 20.000 fr., ɔn pour 20.000 francs, Dugué de la ınnerie pour 25.000 francs, Barbe 550.000 francs, Devès pour 20.000 fr. ı jours suivants, on s'occupa fiévreu- ıt à rechercher quels véritables béné- 'es se dissimulaient derrière Kohn, ɔ, Betzold, Aigoin, Elouis, Bustert, ti, Schmitt, ainsi que sous les signa- illisibles des chèques nos 9.919 et

dénoncés et les soupçonnés, bien eussent depuis un mois composé t leurs miroirs leurs traits, ne purent ıuler au public du Palais-Bourbon use grimace d'un buveur qui vide ıot de vin jusqu'à la lie. Les uns,

fiévreux, donnaient des explications avec des « C'est évident... Comprenez-moi... Quel enfantillage... » Les autres blêmes et mous, circulaient au bras d'un client, comme un gâteux guidé par son valet de chambre dans un embarras de voitures. Ces grandes crises morales chez les hommes d'un certain âge font sortir les maladies qu'ils couvent : celui-ci sent sa vessie, cet autre son foie, ce troisième ses intestins.

Dans cet air empesté, le triste Carnot, si étroit d'épaules, mais doucement têtu, résista au rude chantage supérieurement orchestré par Constans. Il voyait trop bien que ce vainqueur du boulangisme, édifié sur la reconnaissance des assemblées, ne sauverait plus ses collègues gratuitement. Après onze jours, il parvint à constituer un ministère Ribot, où Rouvier représentait le groupe Reinach, où Freycinet servait de garant à Herz, où Bourgeois couvrait Floquet, où Burdeau valait pour négocier avec les administrateurs du Panama.

Ces habiles gens sentirent leur impuissance à tout maintenir dans l'ombre. L'essentiel, c'était de refuser les moyens d'action judiciaire à la Commission d'enquête, c'était d'enterrer les papiers de Reinach ; mais son cadavre, pourquoi le disputer aux curiosités populaires ? Après vingt jours, feu Reinach ne livrera plus aucune trace de suicide ou de crime, il amusera, il divertira, au vieux sens classique, les sombres curiosités qui traquent les chéquards,

s ministres, en don de joyeux avène-
t, nous décidons qu'à Nivilliers, le
écembre, il sera procédé à l'exhuma-
et à l'autopsie de notre regretté ban-
r.

ravaté de blanc et vêtu de son frac, le
n sortit du cercueil. On l'installa dans
baraque en planches improvisée pour
irconstance. Les reporters, avec leurs
ts gourds, prirent des croquis à travers
issures de la cloison et firent voir à la
nce intéressée la tête couverte d'un
re, le ventre ouvert, les mains qui fouil-
, les bocaux qu'on remplit. Souffle
esté, mais souffle d'épopée! N'attei-
nt-ils pas à quelque grandeur, par leur
sesse même, à une infamie shakespea-
ne, ces parlementaires qui déterrent
ami pour amuser la curiosité publique?
Ribot fréquentait les chasses du baron
Reinach à Nivilliers, et voici la curée
de qu'il organise avec les lambeaux fai-
dés de son pauvre camarade !

n voit à Séville un tableau de Valdès
l exécuté sur l'ordre du fameux don
uel de Mañara, débauché repenti dont
héâtre a fait don Juan. Les vers dévo-
t deux cadavres ; une banderole nous
: *Finis gloriæ mundi;* dans le fond, sur
charnier de crânes, la balance mystique
e les mérites et les démérites. C'est une
ge d'une bonne philosophie chrétienne
lont Murillo disait. « Voilà une toile
u'on ne saurait regarder sans se bou-
her le nez. » Pareillement je dois dé-
rner la tête en extrayant des journaux

« suite. » Ainsi philosophent
dir les puissants attablés ; r
ventre creux, se disent : « c
« baron, ce banquier, ce juif,
« ce gambettiste, cette pourri
« liers, c'est l'image de notre
« taliste. » On raconte qu'à

out ce monde-là, il
listes, de groupe en

les chèques ?
sites étaient accor-
majorité, en quinze
ait mis hors d'eux-
ois. Par cet instinct
autour d'un cheval
ssaient plus qu'à voir
ortis, les yeux étince-
ee dans les couloirs,
abord à ce Rouvier,
rmé ! les mains dans
ou trois fidèles qu'il
léversée d'une façon
puis la comparer qu'à
neure sur la face des
angoisse fait mal à
pas, mais violemment
yeux, sa bouche tout
ossédé par un cauche-
dait rien.
accrédité qu'il allait
», cinquante dépu-
coururent, le pressèrent
Manger le morceau ! »
dans la salle Casimir-
l'argot des prisons.
son entêtement qui
réclama-t-il quelque
défense ? Ils l'aban-
it au milieu de cinq
ollègues et s'épongeait
des amis qui tous

ir les puissants attablés ; mais d'a
entre creux, se disent : « Ce Rei
baron, ce banquier, ce juif, cet Al
ce gambettiste, cette pourriture d
liers, c'est l'image de notre socié
taliste. » On raconte qu'à l'ins

la dernière journée du baron de Reinach. M. Rouvier, après avoir sué de honte et de peur à la tribune, fut invité par Ribot à donner sa démission. Il quitta les Finances en se félicitant :

— Je serai plus libre.

C'est la phrase de Teste, le pair de France concussionnaire, quand, mis en prévention par les pairs instructeurs (Procès Teste-Cubières, 1847), il leur dit : « Je vous remercie de me placer dans cette position qui me rend le droit précieux de défense. »

Puisque le ministère ne veut point décamper avec Rouvier, le banquier Thierrée reviendra ; le lendemain 14 décembre, il dit à la Commission d'enquête :

— Les vingt-six chèques que j'ai remis à M. Clément ne vous paraissent pas probants. Vous voudriez leurs talons. Pourquoi ne pas me les avoir demandés quand je livrais les chèques? Depuis, hélas ! je les ai brûlés.

Et il donne des détails bien faits pour aviver le regret public :

— Je n'ai pu trop regarder ce qu'il y avait sur ces talons... Il eût fallu s'appliquer... C'étaient des hiéroglyphes... des espèces d'initiales... des mots... des noms très difficiles à déchiffrer... Enfin j'ai tout brûlé.

— J'en aurais fait autant, s'écria naïvement l'un des commissaires, M. Bérard.

Le beau mot ! Les fiers chasseurs passionnés de revenir bredouille ! Les nobles enquêteurs qui, tout en mimant un vérita-

la propositio
de Boisserin, le ministère, qui
quer vingt voix, eut une ma
voix : 271 représentants (con
rèrent à la déclaration de M
qui disait : « Le devoir du p
« cain se résume en deux mo

« chéquards », le gouvernement ose décider l'arrestation de Charles de Lesseps, Fontane, Cottu et Herz. Le 16 au matin, MM. Charles de Lesseps et Fontane, les menottes aux mains, montent dans la voiture cellulaire et trouvent à Mazas la nourriture frugale, l'infect baquet. C'est prudent de mettre sous les verrous, un peu à l'avance, les administrateurs que l'on doit juger seulement le 10 janvier. La prison adoucit les esprits exaltés, déprime les plus énergiques. Mais Cottu demeure en liberté. Dès le 10 décembre, Cottu a appelé un ouvrier : « Voyez ce coffre-fort, ces deux « secrétaires ; il s'agit de m'emballer solidement tous ces papiers, c'est pour un « long voyage. » Et séance tenante, on corda deux énormes paquets, couverts de toile cirée, que le même jour M. Berton, ami de M. Cottu, conduisit à la gare de l'Est.

Est-ce M. Cottu, de sa retraite, est-ce M. Constans qui riposte? Le 19 décembre l'éternel banquier Thierrée déclare qu'il n'a pas brûlé les talons et que décidément il les tient à la disposition de la Justice. Que fallait-il donc entendre quand il déposait les avoir détruits? Il fallait entendre une invite aux concessions réciproques : si l'on avait mis hors de cause les administrateurs et introduit Constans dans le gouvernement, le cadavre Reinach eût cessé de bafouiller.

Marché de dupes, au reste, car le cadavre Reinach ne gît pas tout entier dans la caisse de Thierrée, ni même dans les bagages de Cottu. Il court le monde dans la

ne peut pas faire d'omelettes s
des œufs ?

— Ah ? je vous en abandonne
reprenait Clemenceau, Rouvie
d'autres... Mais voilà Z... ! Je s
touché 20.000 francs. C'est un g
venir et plein d'esprit

arme. « M. Clemenceau, qui savait depuis
« longtemps que j'avais parmi mes dos-
« siers la liste de quelques-uns des chèques
« parlementaires, m'envoya son ami An-
« drieux à Bournemouth, en me priant de
« la lui confier. Il m'engageait formelle-
« ment à ne la montrer qu'à M. Bour-
« geois, Garde des Sceaux, pour lui indiquer
« le danger qu'il y avait à continuer cette
« affaire. J'avais à cette époque des rela-
« tions trop cordiales et trop intimes avec
« le directeur de la *Justice* pour lui refu-
« ser un pareil service et je confiai sur
« l'heure à son envoyé non point l'origi-
« nal, mais la photographie du document. »

. . . .

Le même soir, dans un conciliabule, merveilleusement secret, quelques ministres se réunissaient en hâte. Ils jugèrent que la situation imposait des sacrifices. Responsables du salut commun, ils décidèrent de livrer quelques camarades. La langue française qui possédait depuis un mois le substantif « chéquart » venait de s'enrichir du verbe « débarquer ». Ces hauts médecins décidèrent de procéder à l'amputation brutalement, avec une cruauté chirurgicale, car, par rapport au groupe doué du pouvoir de se reproduire, l'individu ne compte pas.

On ignore de quels airs le grand Ribot et Bourgeois si gras, si beau parleur, se dirent : « Tope là », puis boutonnèrent dans leur redingote la liste de proscription qu'ils venaient d'arrêter au crayon. Mais voici les figures qu'en pleine séance, le 20 décembre, présentaient les « chers collègues » hissés sur la « première charrette ».

les œufs ?

— Ah ? je vous en abandonne l
reprenait Clemenceau, Rouvier
d'autres... Mais voilà Z... ! Je sa
touché 20.000 francs. C'est un ga
venir et plein d'esprit.

arme. « M. Clemenceau, qui savait depuis « longtemps que j'avais parmi mes dos- « siers la liste de quelques-uns des chèques « parlementaires, m'envoya son ami An- « drieux à Bournemouth, en me priant de « la lui confier. Il m'engageait formelle- « ment à ne la montrer qu'à M. Bour- « geois, Garde des Sceaux, pour lui indiquer « le danger qu'il y avait à continuer cette « affaire. J'avais à cette époque des rela- « tions trop cordiales et trop intimes avec « le directeur de la *Justice* pour lui refu- « ser un pareil service et je confiai sur « l'heure à son envoyé non point l'origi- « nal, mais la photographie du document. »

. . . .

Le même soir, dans un conciliabule, merveilleusement secret, quelques ministres se réunissaient en hâte. Ils jugèrent que la situation imposait des sacrifices. Responsables du salut commun, ils décidèrent de livrer quelques camarades. La langue française qui possédait depuis un mois le substantif « chéquart » venait de s'enrichir du verbe « débarquer ». Ces hauts médecins décidèrent de procéder à l'amputation brutalement, avec une cruauté chirurgicale, car, par rapport au groupe doué du pouvoir de se reproduire, l'individu ne compte pas.

On ignore de quels airs le grand Ribot et Bourgeois si gras, si beau parleur, se dirent : « Tope là », puis boutonnèrent dans leur redingote la liste de proscription qu'ils venaient d'arrêter au crayon. Mais voici les figures qu'en pleine séance, le 20 décembre, présentaient les « chers collègues » hissés sur la « première charrette ».

des figures tragiques, des c
rude relief, s'ouvrit devant une
par une question sur les bureau
faisance de Saint-Calais et de la
nard.

Vers 2 h. 1/2, les couloirs com

:un courait à son poste. Mais ce Par-
ənt trahi n'enfermait pas que ses
nseurs : des ennemis plus ou moins
ıés s'y réjouissaient d'un désastre dont
gnoraient encore la nature. Dans ce
ɔs, quand sur les banquettes ou, debout,
des cloisons et à tous les angles, cha-
eut rejoint ses coreligionnaires, des
ses compactes, nettement dessinées et
ıportance inégale, firent comprendre la
graphie morale du Parlement : ici les
ıects, tout auprès leurs alliés, person-
ement honnêtes, mais atteints par un
ıdale qui fortifiait leurs adversaires, et
ı les agresseurs frémissants de sentir
rèche ouverte.

uels étaient les sacrifiés ? Combien
breux ? On s'interrogeait encore quand,
heures, et cet insipide discours de
t-Calais et de la Ferté-Bernard ter-
ś, M. le président Floquet se leva pour
:

· Je viens de recevoir de M. le ministre
a Justice une demande en autorisation
ıoursuites contre cinq députés.

la suite de cette phrase, l'*Officiel* met
imple mot entre parenthèses : « (Mou-
ent). » Inexprimable mouvement de
ıur et de lâcheté ! Cinq ! Pas davan-
? On crut entendre un long soupir de
agement. Les représentants, sans une
ction, comme des moutons vers l'abat-
se pressèrent de leurs bancs vers les
ux où ils devaient recevoir copie du
ısitoire.

est là qu'on apprit les cinq noms :

Rouvier, Jules Roche, Antonin Pr
Emmanuel Arène, Dugué de la Fauc
rie. Les autres revinrent à la vie,
seulement pour composer leur conte
sur quoi tous les yeux passaient. Te
leur étourdissement qu'ils laissèr
boulangiste Millevoye le soin de
et de dire la phrase équitable: « Con
sur des preuves si légères, sur un cr
nage du suicidé Reinach, demander à
Chambre une mesure si grave, le d
neur de cinq grands parlementaires
Millevoye força le ministre Bourgeois
comparaître avec son Procureur géné
devant la Commission.

— Vous ne pouvez, leur dit-il, no
demander d'abandonner des collègues sa
autres preuves.

Fausse douceur de sa voix ! Ses ye
soupesaient l'énorme serviette que Bo
geois serrait sous le bras et son apparen
pitié ne tendait qu'à arracher au minis
et au procureur les documents qui
avaient déterminés.

L'arrivée de Rouvier, durant ce déb
dans les couloirs déserts de députés, c'
ça qui était beau ! Des projets du gouve
nement, Rouvier ignorait tout et prob
blement ne craignait rien. Avec son aplo
de sanguin fortement musclé, ses larg
épaules, son regard de myope qui ne d
gne s'arrêter sur personne, avec tout
aspect singulier d'Arménien transporté d
quais de Marseille à Paris, et toujours p
lant haut, de cette admirable voix aut
taire qui, depuis quatre ans, brutalise, su

ventionne et contient tout ce monde-là, il allait parmi les journalistes, de groupe en groupe, disant :

— Qui cite-t-on sur les chèques ?

Cependant les poursuites étaient accordées à une énorme majorité, en quinze minutes. Ce drame avait mis hors d'eux-mêmes amis et ennemis. Par cet instinct qui amasse la foule autour d'un cheval qui s'abat, ils ne songeaient plus qu'à voir la figure des cinq. Sortis, les yeux étincelants, de leurs bureaux dans les couloirs, ils s'y heurtèrent d'abord à ce Rouvier, mais combien transformé ! les mains dans les mains de deux ou trois fidèles qu'il tutoie. Sa figure bouleversée d'une façon inexprimable, je ne puis la comparer qu'à l'épouvante qui demeure sur la face des assassinés. Une telle angoisse fait mal à voir. Il ne bougeait pas, mais violemment congestionné, ses yeux, sa bouche tout agités, il semblait possédé par un cauchemar d'où il n'entendait rien.

Le bruit s'étant accrédité qu'il allait « manger le morceau », cinquante députés accoururent, l'entourèrent, le pressèrent pour le dissuader. « Manger le morceau ! » Ainsi d'eux-mêmes, dans la salle Casimir-Périer, ils adoptaient l'argot des prisons. Se dépitèrent-ils de son entêtement qui eût été leur ruine ? réclama-t-il quelque répit pour préparer sa défense ? Ils l'abandonnèrent ; il marchait au milieu de cinq cent quatre-vingts collègues et s'épongeait le front, coudoyant des amis qui tous tournaient les yeux.

rien que le souci de son équili
que. Par là, le grossier Rouvier
cet instant on précipite, avec
canaille et tous ses vices, vaut
ces produits décharnés de l'Écc
Trois heures d'entr'acte s'écc

leurs boucliers et leurs piques. Le Corse s'était jeté sur du papier et une plume. Il rédigea son discours, sa défense, jusqu'à 6 h. 25, où la Chambre, reprenant enfin séance apprit que sa Commission concluait à l'unanimité pour la suppression de l'immunité parlementaire.

Les voix d'Arène, puis aussitôt de Rouvier s'élevèrent.

— Je demande la parole.

Et leur son courba sur les bancs la majorité atterrée de les avoir trahis. Un député du centre gauche a dit : « A les voir gravir la tribune dans un pareil silence, j'avais mes jambes qui tremblaient sous moi. »

Discours charmant, celui d'Arène, plein de jeunesse et d'une singulière fierté aventurière qui détendait les pires inimitiés. Sa voix cadencée d'Italien montait là-haut vers la tribune des journalistes, leur demandant leurs bons offices au nom de quinze ans de confraternité ; elle s'en allait vers « ceux de là-bas », vers la rive corse, rappeler aux électeurs dix ans d'obligeances réciproques ; puis son couplet, soudain, revenait au banc des ministres, pour frapper droit au visage et Bourgeois et Ribot.

— J'ai constamment servi de toutes mes forces mon parti et soutenu de mon mieux ceux-là mêmes des chefs qui m'envoient brusquement, sans que je m'y sois attendu, cette balle en pleine poitrine.

A cet accent d'une certaine générosité cavalière, on distingue nettement un abîme entre notre honorabilité et l' « honneur » selon un tel partisan qui se rend témoi-

…ttendent chacune de ses phrases …
…enaçante méfiance.

— « J'ai eu le redoutable honne…
le chef du Gouvernement, et si…
tel, dans les temps réguliers, on…
à une sorte de secret professio…

« à la disposition de ceux qui ont l'hon-
« neur de diriger les affaires publiques,
« dans les temps difficiles que j'ai traver-
« sés, alors que je luttais sans mécon-
« naître qu'il y allait de ma liberté et
« peut-être de ma vie, je n'ai pas trouvé,
« dis-je, les ressources financières pour
« conduire cette œuvre.

« On apprend aujourd'hui, paraît-il, à
« ce pays, — on le sait partout ailleurs
« — qu'à côté des hommes politiques il y
« a des financiers qui, quelquefois, don-
« nent leur concours, quand cela est né-
« cessaire, pour la défense du Gouverne-
« ment !

« Oui ! je n'ai pas trouvé dans les fonds
« secrets, pour les appeler par leur nom,
« les ressources dont j'ai besoin, et j'ai
« fait appel à la bourse de mes amis. On
« accuse quelquefois les hommes politiques
« d'avoir emporté les fonds secrets ; eh
« bien ! vous voyez devant vous un homme
« qui, non seulement ne les a pas empor-
« tés, mais qui a emprunté à ses amis
« pour faire face à l'insuffisance de ces
« fonds. »

Une huée interrompit l'audacieuse accusation de l'accusé. Il se retira, mais pour reprendre avec plus d'élan le même développement et aboutir cette fois à terroriser non plus les ministres ses prédécesseurs, mais le fretin même de la majorité :

« Oui, dans tous les pays, dans tous les
« temps, tous les hommes politiques dignes
« de ce nom ont fait, avec le concours d'a-
« mis, qui assurément ne rendaient pas

pour regagner sa place, le banc
tres, il leur dit :

— Au moins, vous n'allez pas
coucher à Mazas ?

Telle était son ignorance de
jets qu'il fit venir son collèg

sait cependant le président Floquet, eilli de dix années.

Chacun, des yeux, cherchait attendait M. Proust, Jules Roche, Dugué de la ıuconnerie. Nul d'eux ne se leva ; ils aient absents.

M. Dugué de la Fauconnerie, fatigué .r une goutte violente, venait à petits ıs vers le Palais-Bourbon. Sur le pont : la Concorde, un journaliste l'arrêta, lui t la catastrophe M. de la Fauconnerie avait jamais prévu un tel résultat de sa participation » qu'il considère comme ès licite. Il rebroussa chemin, et ce ir-là ne coucha pas chez lui.

M. Proust passait son après midi au ılais de Justice. La veille, en effet, il ait sorti de l'Assemblée au bras de .Bourgeois, Garde des Sceaux.

— Je veux, disait-il, que M. Franque-lle m'entende à nouveau; j'ai des explitions à lui donner.

— Parfaitement, lui répondit le minis-э.

Et le lendemain, soit ce 20 décembre, . Franqueville, dans son cabinet, vers ıatre heures, disait à M. Proust : « Je grette, monsieur le député, de ne plus ›uvoir vous entendre comme témoin ; à tte heure même, la Chambre suspend ›tre inviolabilité. » M. Proust déclara à s amis qu'il ne saluerait plus M. Bour-ois.

Quant à M. Jules Roche, amicalement llicité par M. Ribot, président du Con-il, et par M. Siegfried, ministre du Com-

« des ministres, mais chez et avec
« nelius Herz qu'on avait mis si ha
« avait fait si lestement monter
« en grade jusqu'aux plus haut
« de notre Légion d'honneur et
« réellement l'air d'être le maître
« ... publics et

« par être nommé Grand-Officier. Mais
« pourquoi Commandeur? Pourquoi Offi-
« cier? Pourquoi Chevalier? Quel est son
« premier titre? Voilà l'énigme, voilà le
« grief.

« Selon moi, sa déchéance ne doit pas
« seulement être prononcée à raison de la
« suspicion encourue par lui dans ces der-
« niers jours, mais bien à raison de l'étran-
« geté, de l'inexplicable mystère de sa nomi-
« nation.

« Qui donc, parmi nous, est venu lui
« proposer de lui faire place dans nos
« rangs? Qui donc a, peu à peu et si vite
« en même temps, introduit, patronné,
« nationalisé en France cet étranger? Car
« vous vous rendrez bien compte qu'il ne
« s'est pas présenté tout seul, que ce n'est
« même pas un autre étranger qui l'a pris
« par la main et poussé au milieu de nous;
« il y a fallu un Français! Un Français
« puissant, influent, audacieux, qui fût
« tout ensemble son client et son protégé,
« son introducteur et son soutien.

« Sans patronage et sans soutien, le petit
« juif allemand n'aurait pas fait de telles
« enjambées sur la route des honneurs, il
« n'aurait pas mis si peu d'années à sortir
« si complètement, si brillamment, de son
« bas-fonds. Je le répète, il lui a fallu un
« présentateur, un ambassadeur pour lui
« ouvrir toutes les portes et tous les mon-
« des, le monde politique surtout...

« Or, ce complaisant, ce dévoué, cet
« infatigable intermédiaire, si actif et si
« dangereux, vous le connaissez tous, son

le grand secret : les cinq ont ét
Cornelius Herz, ami de Clem
grâce à l'intrigue de Clemenc
Déroulède irrite la plaie vive du
et le force à se mettre debout
crie :

« Dans une journée pareille,

ble, exagère d'autant son type dessé-
et précis. Les bras croisés, le regard
lteur, la figure verte, il cherche son
ﬂe. Et soudain, d'un « Non » brutal,
upe de sa place Déroulède qui répli-
:
· Nous réglerons ailleurs les oui et les

n vain, le pauvre président, la langue
de, intervient :
- Voulez-vous donc, messieurs, que je
nette qu'on échange des provocations
tribune ?
n'est plus qu'un gêneur dont la son-
e, les gestes, les observations empê-
it de bien entendre et risquent de gâter
assionnant spectacle. Les plus timides
crieraient, exaspérés, la grande injure
aficionados : Fuego al alcade ! Perros
lcade! (le feu et les chiens à l'alcade).
vérité il s'agit bien des principes par-
entaires et du manuel de l'honorable
Pierre que ce duel scandalise ! « Laissez
: les combattants ! que personne déloya-
ent n'avantage l'un ou l'autre. Parlez,
oulède, parlez ! »
M. Herz, continue-t-il, reconnaît avoir
onné à M. Clemenceau 2 millions. Pour-
uoi ces versements ? Puisque le direc-
ur de la *Justice* affirme que son jour-
al n'a jamais rien fait pour Cornelius
lerz, pourquoi cet habile financier, cet
omme d'affaires, plus avide que délicat,
t-il placé tant d'argent à fonds perdus ?
Ce dilemme me paraît accablant : puis-
u'il est avéré, non seulement par l'attes-

« pouvoir, tout ce trouble a
« vous et votre grand talent d
« les affaires du pays et du Parl

« Car c'est à détruire que vou
« sacré vos efforts. Que de cho
« gens vous avez brisés ! Ici Ga
« un autre, et puis un autre, e

« Cornelius Herz est un agent de l'étranger ! » De ce haro qui jette son adversaire hors de la loi, Déroulède s'empare :

« Oui, Cornelius Herz est un agent de
« l'étranger ! quel deuil et quelle tristesse !
« Un étranger, un cosmopolite de race
« hostile, d'origine germanique, dont une
« naissance accidentelle en France ne sau-
« rait faire un Français, un Allemand, est
« venu mettre en coupe réglée nos fortu-
« nes, vivre grassement et copieusement
« dans ce pâturage de l'Europe et, non con-
« tent de nous avoir emporté de l'argent,
« c'est aussi un peu d'honneur qu'il nous
« emporte ; et il est là, de l'autre côté de
« la Manche, impuni, joyeux, railleur. Je
« sais bien que ce ne sera pas un châtiment
« pour lui que son expulsion de la Légion
« d'honneur ; ce sera du moins une rupture
« des liens qui le rattachent honteusement
« à nous. Ce sera aussi un commencement
« de justice contre l'étranger.

« Il reste une autre justice à exercer
« contre ceux qui se sont faits ici, chez
« nous, ses aides, ses alliés, ses complices.
« En attendant, signalons à la vindicte
« publique le plus habile, le plus redouta-
« ble, le plus coupable de ces complaisants,
« celui dont la grande majorité de cette
« Chambre déplorait l'action délétère et
« malfaisante sans oser lui en faire, non
« pas seulement un crime, mais un repro-
« che. C'est ce reproche que j'ai eu, moi,
« le courage de lui faire, autant pour sou-
« lager ma conscience que pour éclairer
« mon pays. »

dissements continuaient encore aut
Déroulède, fut un « A moi, mes a
— « Il est facile de produire de
« accusations, mais il y a, depuis vi
« que je siège dans les assemblée
« qui me voient tous les jours à l'

se solidarisent étroitement avec vous.
Cette voix parut grêle dans le silence s fidèles, et donna l'impression pénible ıne manifestation manquée. C'est de mauis effet au théâtre qu'un seul figurant nplisse le rôle de la foule. Clemenceau sentit. L'orgueilleux répondit rudeent :

— Je n'ai besoin du témoignage de personne.

Mais il comprit sa solitude, la puissance s haines qui l'encerclaient. Pendant queles secondes où il cherchait la meilleure ctique, il eut de ces mouvements qu'on it dans le cou du taureau quand cette te voudrait forcer et n'ose plus.

Il reconnut que Herz avait commandité *Justice* mais il nia d'avoir sollicité cune décoration pour ce personnage et ıvoir jamais subi son influence politique. al servi par cet argument, il chercha le ble de la Chambre en rappelant le bouıgisme.

« Malgré les sollicitations du général Boulanger, M. Cornelius Herz n'a pas voulu le suivre dans la campagne bouangiste. Il le paye aujourd'hui. Et, en ce qui me concerne, je l'expie à mon tour... »

Comme l'appel aux amis, cet appel à nion anti-boulangiste échoua. Alors rasnblant toutes ses forces, Clemenceau face à la grande accusation, Cornelius erz agent de l'étranger :

« Injure suprême que, je l'avoue, je ne croyais pas avoir méritée de mes plus

« faits de nature à faire déférer r
« lius Herz devant le Conseil d
« il y serait déféré. » Nul n'écou
phrase exsangue. Il n'y avait plu
vernement. Le dernier taureau t
monde saute dans l'arène pour l
plus près et les « banderilleros »

duel Clemenceau-Déroulède. Cornelius-Herz agent de l'étranger. » Tout sentait la révolution. Tout prophétisait : ville prise et bataille gagnée.

VIII

GATEUX DEPUIS PANAMA

Le lendemain, mercredi 21 décembre, il y eut foule à la Chambre. Non pour l'impôt sur les opérations de Bourse, mais pour guetter une réapparition possible du Procureur général. On signalait l'absence de plusieurs hommes politiques. Leurs concierges, interrogés par des reporters, les disaient en voyage......

Dans cette lourde atmosphère de peur, toute la journée le troupeau attendit qu'un courant se dessinât. Vers le soir, quand on eut apporté des lampes sur les longues tables de la Salle de lecture, on commença de distinguer l'échiquier. Un mouvement de résistance à l'épuration apparut. Cassagnac discourait dans un groupe. Debout, avec sa grande habileté, son zézaiement léger et son geste loyal, il répétait sous toutes les formes.

— Entre collègues, on doit se soutenir. Je n'admets pas que nous livrions, comme nous l'avons fait hier, Rouvier. On sait que je ne ménage pas mes adversaires, mais il y a une solidarité entre députés.

— Nous vous ferions l'enterrem
général Lamarque.

C'est vrai que depuis quatre jo
héros créait l'union nationale. Ve
heures du soir quand il rentra in
dans la Chambre, elle l'accueillit p

si flageolantes et des physionomies si parlantes que de leurs bouches, comme dans certains dessins ingénieux, une banderole s'échappait : « Je suis un chéquard et j'ai touché tant. »

L'histoire put prendre de belles photographies : Bouteiller, plus blanc que le journal qu'il essayait de lire; Rouvier, seul comme un sanglier; Proust définitivement décoiffé ; Baïhaut quêtant un certificat comme il en avait tant distribué sur l'estrade de la « Société pour l'encouragement au Bien »; Bourgeois levant les bras au ciel; Ribot supportant avec une aménité toute philosophique l'ignominie dont il couvrait ses coreligionnaires, parmi lesquels Jules Roche lui ruait dans le ventre.

Celui-ci en huit jours fit un vieillard; de cet autre, les chairs devinrent molles et tombantes ; le sang âcre de ce troisième lui corrodait la peau. A tous il eût fallu l'air des montagnes, une station d'altitude moyenne, mille à quinze cents mètres, mais ils devaient trotter dans l'atmosphère particulièrement malsaine pour eux du Palais-Bourbon et du Palais de Justice.

Un grand nombre stationnaient contre la porte soigneusement fermée de la Commission d'enquête. Parfois de grands éclats de voix la traversaient. Il faut avoir vu Rouvier, son mouchoir en tampon dans la main, le jour qu'Andrieux déposa, guetter, interroger sans vergogne tout sortant, quelle que fût sa nuance ! Carrément il demandait :

— Qu'est-ce qu'il raconte ?

saient, piaffaient, la tête hau
daient intimider les petits p
duels énergiques ; pour s'é
de venir en séance, ils buy
ils couraient les maisons pub
terie, mais non pas force ; c
des criminels vulgaires. T

quante députés manquaient d'estomac. Ballottés par les journaux, par la Commission d'enquête, par le juge d'instruction, ils avouaient aux regards « ce qu'ils avaient dans le ventre ».

Autour des plus notables, les clients se groupaient : ils suivaient leur malheureux patron jusqu'à la première porte interdite au public ; ils l'attendaient et le défendaient dans la salle du Laocoon ; à la sortie, ils le renseignaient. Mais des petits chéquards, chacun se détournait rudement.

. . . .

C'est ce Rouvier apoplectique et fortement musclé qui faisait tête avec le plus d'énergie à la meute des révélations. Par deux fois pourtant, on le sentit sur ses boulets ; dans deux détresses, la Chambre soulevée de cruelle curiosité crut le voir qui s'avouait un pauvre homme exténué. Spectacle inoubliable, ces deux gestes rapides !

Ce fut d'abord quand il exposait à la tribune son système de défense (séance du 23 décembre).

— « M. Vlasto a avancé au Gouverne-
« ment une somme de 50,000 francs pour
« parer à l'insuffisance des fonds secrets,
« et cette avance a donné lieu à un règle-
« ment entre ce financier et M. de Rei-
« nach, qui désirait participer à cet acte
« généreux. »

Voilà qui contredisait Vlasto. Celui-ci, devant la Commission d'enquête, le 6 décembre précédent, avait affirmé que le chèque de 50,000 francs et un autre de 40,000 lui

inépuisable en ressources, e
tes les ruses parlementaire
cette séance qu'après avoir t
tempête, il forçait enfin les h
ser par ces mots d'homme
« Dans toute autre circonstar
« festations pourraient me f

Santerre, qui couvraient la voix des suppliciés sur l'estrade de la guillotine, revenait pour le balayer. Nulle force, il l'avait dit, ne pouvait le chasser ; seulement il était submergé. Par instant, il semblait qu'on ne vît plus qu'un bras, une main battre l'eau, persister. Et, presque asphyxié déjà, d'une voix qui fit d'autant plus impression, il criait :

— « Quels cœurs avez-vous donc, vous « qui accablez ainsi d'interruptions un « homme qui se trouve à la tribune dans « les circonstances où j'y suis ? »

En se livrant aux délices de cette puissante tragédie, Georges Thiébaud disait :

— Il serait dommage pour l'art que cet homme fût vraiment innocent et que sa protestation ne fût que le cri banal et spontané de la vérité, au lieu d'être le fruit savoureux et pervers d'une haute culture politique.

Son deuxième et son pire geste de vaincu, c'est lors du vote par appel nominal, pour l'élection de M. Casimir-Périer, quand il gravit la tribune à son tour pour déposer son bulletin, et qu'il y eut ce scandale de M. de Bernis criant :

— A Mazas ! à Mazas !

Le président d'âge qui occupait le burean ne savait point couper court. Personne parmi tant d'obligés du ministre déchu ne s'interposait. Celui qui écrit ces lignes, assis comme secrétaire d'âge au bureau, et ayant à recevoir de chaque député qui vient de voter une petite boule pour la comptabilité, sentit contre sa main trembler les

Chambre, le banc des ministres
banc des accusés. Ils avaient
haines dans le dos, de la défianc
extrémités de la salle, parfois l'
face.

— C'est toi, Viette, qui m'as f

de belles étrennes : le lent étranglement de Baïhaut.

On peut comparer ce que subit l'ancien ministre au supplice du garrot, qui est, comme on sait, un morceau de bois court que l'on passe dans une corde pour la serrer en tordant. A l'ordinaire, le patient est dissimulé sous un capuchon. Cette fois, la chose se fit à visage découvert. On ne perdit pas un jeu des muscles du chéquard.

Pour apprécier ce drame, il faut savoir que M. Baïhaut avait pour ami intime M. J. Armengaud. La vie tourna cette amitié en haine. Peut-être ces faits appartiennent-ils au public : M. Armengaud les énuméra dans une suite de placards que tous les députés reçurent par ses soins au début de l'année 1890. Ils conviendraient pour donner à ce drame son fond magnifique de sauvagerie urbaine. Sacrifions-les : ce livre audacieux et dur refuse de prendre un seul trait dans la vie privée des hommes publics.

Quand la campagne sur le Panama fut amorcée, M. Armengaud dit :

— Il en est. Je ne le sais pas [illegible] le crois. D'où, comment sortira la [illegible] Je l'ignore : elle sortira.

Trois fois il vit des hommes de la *Libre Parole*. Baïhaut osa solliciter une audience du Président de la République. C'étaient deux camarades de Polytechnique et des Ponts et Chaussées. On dit que Baïhaut confessa « une minute d'égarement ». Carnot pensa qu'un injuste silence [illegible] mieux que les tonnerres de la Ju[illegible] m'of[illegible]

Si le Président de la République adressa à M. Baïhaut quelques observations sur le devoir et sur l'honneur, celui-ci dut se promettre de les utiliser dans son prochain discours de vice-président à la « Société nationale d'encouragement au Bien », car sur « le devoir et l'honneur dans la vie », sept mois auparavant (en mai 1892), lors de la distribution des récompenses au Cirque d'Hiver, il avait lui-même *lafussé*, comme disent entre eux les polytechniciens.

Cependant toute la France suivait l'atroce duel. On écrivit de province à M. Armengaud : « Je puis vous affirmer qu'en juin 1886 M. Baïhaut a fait un dépôt de 375,000 francs au Comptoir d'Escompte. Renseignez-vous près du caissier. » M. Armengaud nous dit qu'il refusa « le rôle de délateur ». Ni de près, ni de loin, il n'avertit le juge. Celui-ci pourtant fut informé. La scène fut magnifique quand Baïhaut, que le magistrat interrogeait de l'air le plus naturel, commença de nier sans un frémissement, avec une voix moyenne d'aimable homme un peu importuné, et que soudain, de la pièce voisine, le caissier surgit. Le concussionnaire s'effondra.

Sur Baïhaut terrassé, tous ses amis se jetèrent. On eût dit d'un poulailler qui se rue sur un poulet malade, mais c'é
plus réfléchi : ils voulaient, en le dév
rant, faire disparaître celui qui les co
mettait.

...randes opérations de vidange à

ouvert n'étaient qu'un jeu pour le ministère auprès de ses travaux souterrains. Ne devait-il point poursuivre Arton et se garder de l'atteindre, solliciter l'extradition de Herz et supplier l'Angleterre de la refuser !

Errant de ville en ville, le col de sa houppelande juive dressé sur ses oreilles, le petit Arton se proposait comme un sauveur au parlementarisme. Le 24 décembre, il écrivait à un ami :

« Affirmez bien au gouvernement que « personne n'a eu de moi une liste quelconque ; tout est basé sur des on-dit, « sur des conséquences que l'on tire des « autres indiscrétions et révélations. Il y « en a eu certainement de la part du mort, « mais aussi de la part des gens du Panama, de Cottu, etc. Moi seul, je puis « juger de cela. Parfois il me semble qu'une « entrevue avec le gouvernement serait « bien utile pour lui, à moins qu'il ne soit « trop tard et que les révélations des gens « du Panama, de Cottu, etc. Moi seul, je « puis juger de tout, je sauverais bien des « choses. Et vrai ! les accusateurs ne « valent pas les accusés. »

Le ministre de l'Intérieur, immédiatement, dans la matinée du 26 décembre, dépêchait à Arton un négociateur. L'agent Dupas passait avec Arton trois jours et une nuit à l'Albergo della Luna, à Venise. A cette époque Arton n'était poursuivi que pour ses détournements au préjudice de la société « La Dynamite ».

— Les ennemis du gouvernement m'of-

exacerber les nerfs des plu:
quand la suite des événements
malheureux, elle ne pourrait
le profond dommage porté à
lité. Ces ébranlements, que su
dissimulent tant bien que ma
révéleront leurs ravages. I

Au dernier acte d'une course en Espagne, quand l'*espada* a mal planté son épée et que, demi-assassiné, le taureau blanchit d'écume et beugle, on voit, pour en finir, le *cachetero* sauter par-dessus la barrière. Le coup de grâce ! Le couteau plonge et atteint la moelle : la bête tombe, lourde, foudroyée. A cette seconde, un jour, aux *toros* de Séville, près de Sturel, une belle jeune fille trouva l'un de ces gestes impurs de volupté qu'il y a dans les danses espagnoles, pour révéler, par un mouvement involontaire de tout son corps, que la douleur, le plaisir, quelque chose de suprême enfin avait pénétré. L'excitation de cette longue tauromachie parlementaire empêchait, en décembre-janvier, Sturel de dormir, et dans ses longues insomnies, mêlant la jeune Espagnole en mantille, souliers de satin aux pieds et fleurs à la tête, avec Baïhaut tout blême qui s'embarrasse les pieds dans ses entrailles, comme un cheval éventré, et avec Rouvier congestionné, qui beugle dans le cirque, il se répétait : « Je n'aurai d'apaisement qu'après le poignard du *cachetero* coupant la moelle de la bête, achevant enfin le parlementarisme. »

IX

LES BOUCS ÉMISSAIRES

Les débats de la Cour d'assises s'ouvrirent le 8 mars 1893. Le public comptait que MM. Charles de Lesseps et Fontane, assis

Et comme le président l'inter

— Bon, bon ! dit-il, je ne veu vir de bouc émissaire.

On ne le pourchassa pas outr C'était clair comme le jour : n la Commission chargée d'étudie

répété le juge d'instruction, comment expliquez-vous que, le lendemain du jour où les arguments de la Compagnie vous convainquent, vous payez vos dettes ?

— Je m'expliquerai devant le jury.

— Deux cent mille francs ! Vous avez 200.000 francs ! Cela ne se trouve pas dans le pas d'un cheval.

— Devant le jury ! devant le jury !

Cinq mois, s'il obstina. Puis, en Cour d'assises, à la question du président :

— Et les 200.000 francs.

— C'est bien simple, monsieur le président, c'est un remploi de la dot de ma femme.

— Un remploi ! pouvez-vous le justifier ?

— Par des actes, des papiers notariés.

— Vous les avez ?

Son avocat fit passer au jury une liasse énorme de papiers: remplois dotaux, aliénations, saisies, partages, etc... On sait combien est difficile la lecture d'actes grossoyés. Que pouvaient y voir ces douze braves gens ?

— Mais pourquoi n'avez-vous rien répondu à l'instruction?

— Je préférais réserver mes moyens de défense pour messieurs les jurés.

Le ministère public aurait pu réclamer une suspension de séance, examiner les pièces avec un notaire jusqu'au lendemain, mais le gouvernement ne tenait pas à une condamnation.

Antonin Proust, Dugué de la Fauconnerie et Gobron ne niaient pas d'avoir reçu

quoi poursuivait-on ce pillard, t
laissait indemne le sénateur All
de la famille des grands vo
Grévy-Wilson, qui avait fourni
la même justification?

Au total, le sextuor, bien qu'e

nât vers le banc des accusés : « Mais parlez donc, Cottu, Lesseps! vous par qui j'ai levé ces gibiers ! »

Heureusement pour les amateurs, il avait bien fallu convoquer et interroger les Floquet, les Ranc, les Clemenceau, les Freycinet, les agents Soinoury et Nicole.

Charles de Lesseps raconta les services que lui avait offerts Cornelius Herz, les 300.000 francs que lui avait démandés Floquet, l'intervention de Clémenceau, Floquet, Freycinet et Ranc pour qu'il versât 12 millions à Cornelius Herz qui les domptait ou les apprivoisait. Certaines nuances d'ignominie les plus rares ne peuvent apparaître que si le monde parlementaire se superpose au monde judiciaire: dans cette revue de tous les chantages, on vit les parlementaires faire chanter les femmes elles-mêmes. Sur l'invitation de M. Loubet, ministre de l'Intérieur, M. Soinoury, qui reçut immédiatement comme récompense la direction de l'administration pénitentiaire et la croix d'officier de la Légion d'honneur, avait proposé à Mme Cottu en pleurs qu'elle allât chercher dans le cachot de son mari quelques noms de chéquards droitiers, moyennant quoi Cottu serait relâché.

Des huées accompagnèrent ces divers personnages. Le pompeux Floquet eut les yeux gros de larmes. Les magistrats, inquiets que tout ne sautât, touchaient à ces nobles témoins avec les précautions des gens de police quand ils transportent une marmite à renversement.

l'une de ces caravanes. Aux gui
Palais de Justice, gardés par des
paux, ils se nommèrent et l'of
paix s'inclina si drôlement : « I
comment donc ! passez, Messieur
la foule ricana de la façon la pl

Un parlementaire élégant ayant déclaré, du'un ton fort aristocratique :

— Bigre ! ça ne sent pas bon ici.

Quelqu'un répondit :

— Ça sent les boucs émissaires.

Cette semaine des boucs émissaires, après les scandales du Palais-Bourbon, après la « Première Charrette » après la « Journée de l'Accusateur », demeure surtout mémorable par son caractère canaille. Tout ce monde d'avocats, renseigné sur cette comédie politico-judiciaire, ricanait sifflait, crachait. Les plus naïfs stagiaires disaient :

— Leur crime, c'est de s'être laissé pincer.

Le 21 mars, tous, sauf Baïhaut, furent acquittés. L'innocent Sans-Leroy retourna avec son beau ruban de la Légion d'honneur jouir dans l'Ariège du bien-être que lui avait constitué son industrie. (Il est vrai que le 23 mai la Cour d'assises devait condamner Arton par défaut à la dégradation civique, à cinq ans de prison et à 400,000 francs d'amende « attendu qu'il est suffisamment établi qu'en mars et avril 1888 il a corrompu par ses promesses et présents M. Sans-Leroy, député. » — Voilà donc le même fait certain ou faux, selon les besoins de l'intrigue. La tragédie, qui rapidement s'était faite comédie, devient une basse bouffonnerie...)

En sortant du greffe, les acquittés se rendirent chez l'un d'eux qui offrait un lunch, comme c'est la coutume après un mariage ou une réception académique. Le mot d'ordre avait couru : « Antonin Proust

TABLE DES MATIÈRES

Mayenne, Imp. Ch. COLIN.



